



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

LE SPIRITISME

DEVANT LA RAISON,

PAR M. VALENTIN TOURNIER.

Ex-directeur du *Républicain de l'Aude*, et-rédacteur de la *Fraternité*.

(LES FAITS)

CARCASSONNE

Chez LAJOUX, libraire,
rue de la Mairie.

Chez MAILLAC, libraire,
Place aux Herbes.

1868

. 8631. cc. 31
6.

LE SPIRITISME

DEVANT LA RAISON,

PAR M. VALENTIN TOURNIER K

Ex-directeur du Républicain de l'Aude, ex-rédacteur de la Fraternité de l'Aude.



(Les Faits.)



CARCASSONNE,

Chez LAJOUX, libraire,
rue de la Mairie.



Chez MAILLAC, libraire,
Place aux Herbes.

1868.

Carcassonne, Impr. P. LABAU.



AU LECTEUR,

L'an dernier, j'adressai à M. le Ministre de l'Instruction publique une demande en autorisation de faire, à Carcassonne, deux conférences sur *Le Merveilleux devant la Raison*.

Je poursuivais un double but : je voulais traiter la question du Merveilleux et provoquer la fondation d'une société de conférences.

L'autorisation ne me fut pas accordée.

Ce sont ces deux conférences que je publie aujourd'hui.

LE Merveilleux, sous son nouveau nom — *Le Spiritisme* — est, depuis quelques années, plus que jamais à l'ordre du jour. Tout le monde s'en occupe ou s'en préoccupe. Mais peu de personnes, même parmi les gens de lettres et les savants, savent au juste ce que c'est. Aussi voit-on se produire à son sujet les opinions les plus absurdes, les plus extravagantes. Et il n'y a pas là matière à s'étonner : quelque bien doué que l'on ait été par la nature, pour sainement apprécier un fait il faut le connaître, et pour le connaître, il faut l'étudier. Donnons-nous garde de renouveler la ridicule affaire de la dent d'or, et ne rétrogradons pas vers la scolastique, en croyant suivre la grande route du progrès. La vérité n'est jamais chose indifférente, et sa recherche ne peut, dans aucun cas, déshonorer personne. Le bon sens et l'honnêteté nous font même un devoir de ne jamais formuler une opinion qu'en connaissance de cause, afin de ne pas nous exposer à induire nos semblables en erreur.

Je ne suis pas un savant ; je suis même loin, bien loin d'être un homme instruit, et à mon grand regret. Mais comme le Merveilleux ne demande pour être apprécié

convenablement que peu de lectures complétées par la réflexion et l'observation patiente des faits, j'ai pu, en quelques années, arriver à le connaître assez pour ne pas craindre, en traitant un semblable sujet, de dire des choses fausses, ridicules ou dangereuses.

Je diviserai mon travail en deux parties : dans la première, je traiterai les questions préliminaires; dans la seconde, j'examinerai le phénomène en lui-même.

Je vais donc rechercher tout d'abord :

1° Si le Spiritisme est chose sérieuse.

2° Si les études spirites offrent autant de dangers qu'on a bien voulu le dire.

3° Si ces études sont utiles.

4° Enfin, quelle est l'autorité compétente pour connaître de ces faits.

I.

Le Spiritisme est-il chose sérieuse?

Je le demande au lecteur impartial : connaît-on de nos jours un fait qui ait eu le singulier privilège de passionner aussi profondément les esprits et de provoquer la manifestation de sentiments aussi opposés, que le phénomène spirite? — Aussi le père Ventura, dans une lettre adressée à M. de Mirville, l'a-t-il appelé, « *malgré ses apparences de puérité* (je cite textuellement), *un des plus grands événements de notre siècle.* »

Pendant qu'un certain nombre d'hommes le saluaient à son apparition avec un enthousiasme trop peu réfléchi

chez la grande majorité d'entre eux pour ne pas produire de regrettables résultats, il faisait naître chez beaucoup d'autres des sentiments d'un caractère bien différent. Le matérialisme bondissait sur l'oreiller où depuis de longues années il reposait sa tête avec confiance, comme si c'était un grand malheur pour l'homme d'apprendre par un fait que son âme est immortelle, quand sa raison n'est pas assez forte pour lui démontrer seule cette consolante vérité ! — Plusieurs, parmi les ministres des diverses religions révélées, lançaient contre lui l'anathème, quand on pouvait raisonnablement s'attendre à les voir l'accueillir avec bonheur, puisque, par sa nature même, il démontre la possibilité des faits merveilleux sur lesquels toute religion révélée repose. Vérité bien sentie par l'abbé Marouzeau qui, dans une lettre adressée à A. Kardec, s'exprime ainsi à propos du phénomène spirite : « Montrez à l'homme qu'il est immortel. Rien ne peut mieux vous seconder dans cette noble tâche que la constatation des Esprits d'outre tombe et leur manifestation..... Par là seulement vous viendrez en aide à la religion, en combattant à ses côtés les combats de Dieu. »

Les spiritualistes, les rationalistes eux-mêmes, oubliant leurs principes, ou refusaient de s'en occuper, le déclarant *a priori* impossible, ou bien ne consentaient à le faire qu'à la condition qu'il se produirait dans les circonstances qu'eux-mêmes auraient déterminées d'avance, comme si ce n'était pas à l'observateur de prendre les faits tels qu'ils se présentent et non aux faits à se plier aux caprices de l'observateur !

Chose étrange ! les esprits indépendants, les libres

penseurs, les amis des lumières et du progrès jetaient un cri d'alarme et le combattaient, ne voyant en lui qu'une réapparition des superstitions abrutissantes du passé, qu'un retour vers les ténèbres du moyen-âge; tandis que dans le camp opposé, les partisans de l'obscurantisme, de la foi aveugle et de l'immobilité le repoussaient avec fureur comme leur plus dangereux ennemi.

Seuls, les esprits forts, rassurés par la consolante conviction de leur supériorité intellectuelle, se contentaient de hausser les épaules et de sourire de pitié, en voyant quelques pauvres fous prendre au sérieux de semblables niaiseries. Mais les esprits forts sont ordinairement bien faibles! et il n'est pas de vérité qui, à sa première apparition sur la scène du monde, n'ait été accueillie par leur rire moutonnier. Leur vrai nom nous a été manifesté par un homme d'esprit : ils s'appellent *le cousin La Routine*.

Nous ne nous laisserons donc pas émouvoir par leurs innocentes plaisanteries, et nous préférons suivre l'avis d'hommes qui n'ont jamais affiché la prétention d'être des esprits forts, mais qui se sont contentés d'être des esprits sages.

Ici, il me serait aisé de faire de nombreuses citations. Je n'en ferai que trois, pour ne pas m'exposer à être trop long, et parce que, d'ailleurs, leur autorité est assez grande pour contrebalancer celle que j'ai en vue de combattre.

Je me contenterai de donner l'opinion de La Bruyère, de Bacon et de Victor Hugo : trois hommes qu'il ne viendra à l'esprit de personne d'accuser de sottise, de crédulité ou de mysticisme.

La Bruyère , esprit net , pénétrant , analytique , calme et froid ; en un mot , l'auteur des *Caractères*.

F. Bacon , dont le nom seul impose le respect , l'auteur du nouvel *Organum* , celui qui partage avec Descartes la gloire d'avoir brisé les fers dans lesquels la scolastique retenait l'esprit humain depuis tant de siècles , et de l'avoir remis , en reprenant la tradition socratique , dans les voies de la vraie philosophie et , par conséquent , de la vérité.

Victor Hugo , le grand poète , l'orateur , l'écrivain que chacun connaît , et qui a pour nous , sur les deux autres , l'avantage d'être encore de ce monde , et d'avoir étudié , ce n'est un secret pour personne , le phénomène auquel l'avait initié l'auteur de *Lady Tartufe* , de *La joie fait peur* , et de tant de chefs-d'œuvre , l'illustre et regrettable Madame Émile de Girardin.

Voici ce que dit La Bruyère dans le chapitre intitulé *De quelques usages* : « Que penser de la magie et du sortilège ? la théorie en est obscure , les principes vagues , incertains , et qui approchent du visionnaire. Mais il y a des faits embarrassants , affirmés par des hommes graves qui les ont vus ou qui les ont appris de personnes qui leur ressemblent : les admettre tous ou les nier tous paraît un égal inconvénient ; et j'ose dire qu'en cela , comme dans toutes les choses extraordinaires et qui sortent des communes règles , il y a un parti à trouver entre les *âmes crédules* et les *esprits forts*. »

Maintenant , voici l'opinion de Bacon. Je la prends résumée par M. Cousin , dans sa 41^e leçon sur l'*Histoire de la philosophie au XVIII^e siècle*.

« Enfin, Bacon ne voulait pas même qu'on abandonnât entièrement la magie ; il espérait que sur ce chemin il n'était pas impossible de trouver des faits qui ne se trouvent pas ailleurs, faits obscurs, *mais réels*, dans lesquels il importe à la science de porter la lumière et l'analyse, au lieu de les abandonner aux extravagants qui les exagèrent et les falsifient. »

Arrivons à Victor Hugo. « La table tournante et parlante, dit-il, a été fort raillée. Parlons net, cette raillerie est sans portée. Remplacer l'examen par la moquerie, c'est commode, mais peu scientifique. Quant à nous, nous estimons que le devoir étroit de la science est de sonder tous les phénomènes ; la science est ignorante et n'a pas le droit de rire ; *un savant qui rit du possible est bien près d'être un idiot*. L'inattendu doit toujours être attendu par la science. Elle a pour fonction de l'arrêter au passage et de le fouiller, rejetant le chimérique, constatant le réel. La science n'a sur les faits que son droit de visa. Elle doit vérifier et distinguer. Toute la connaissance humaine n'est que triage. Le faux compliquant le vrai n'excuse pas le rejet en bloc. Depuis quand l'ivraie est-elle prétexte à refuser le froment ? Sarclez la mauvaise herbe, l'erreur, mais moissonnez le fait et liez-le aux autres. La science est la gerbe des faits.

« Mission de la science : tout étudier et tout sonder. Tous, qui que nous soyons, nous sommes les créanciers de l'examen ; nous sommes ses débiteurs aussi. On nous le doit et nous le devons. Éluder un phénomène, lui refuser le paiement d'attention auquel il a droit, l'éconduire, le mettre à la porte, lui tourner le dos en riant, c'est

faire banqueroute à la vérité, c'est laisser protester la signature de la science. Le phénomène du trépied antique et de la table moderne a droit comme un autre à l'observation. La science psychique y gagnera sans nul doute. Ajoutons ceci, qu'abandonner les phénomènes à la crédulité, c'est faire une trahison à la raison humaine.

« Du reste, on le voit, le phénomène, toujours rejeté et toujours reparaissant, n'est pas d'hier. »

Était-il possible de plaider en un plus magnifique langage la cause du vrai bon sens ?

Le Spiritisme est donc chose sérieuse.

Je passe à la seconde question.

Les études spirites ne font-elles pas courir à ceux qui s'y appliquent des dangers sérieux, et ne serait-il pas plus prudent de s'en abstenir ?

A la rigueur, on pourrait se contenter de donner comme réponse à une semblable question les citations que je viens de faire; car elles la contiennent, au moins implicitement. Cependant entrons dans quelques développements.

Et d'abord, est-ce une raison suffisante pour s'abstenir de l'étude d'un phénomène, que les dangers que cette étude peut faire courir ? — Une semblable raison, je le reconnais, est excellente pour les égoïstes; mais elle est sans valeur pour les âmes élevées.

On n'enfante que dans la douleur ; et il n'est peut-être pas une seule des grandes vérités dont se compose le patrimoine du genre humain , qui n'ait été payée par les souffrances du révélateur ou de ceux qui lui préparèrent laborieusement les voies. — Jetez un coup-d'œil sur l'histoire de la plupart des sciences : interrogez la chimie , la physique , l'histoire naturelle , la géologie , l'astronomie , la philosophie , la géographie , l'histoire elle-même , et elles seront unanimes à proclamer les dangers divers que les éléments ou les passions humaines ont fait courir à ceux qui se sont adonnés sérieusement à leur étude , et ne les ont cultivées que dans le seul et unique but de trouver la vérité et de la proclamer.

Oui , la science a ses martyrs comme la religion ; et ils méritent tous notre respect , notre amour et notre reconnaissance.

Sans doute le phénomène spirite a ses dangers ; mais c'est une raison de plus pour celui qui se sent la force d'accomplir une semblable tâche , de l'étudier afin de pouvoir planter des poteaux sur la route et avertir le voyageur plus faible des périls qui le menacent.

A^{te} Vacquerie , dans ses *Miettes de l'Histoire* , raconte le séjour que Madame de Girardin fit chez Victor Hugo , à Jersey , vers la fin de l'été de 1853. Cette dame était alors dans un grand enthousiasme pour les tables parlantes , et elle le communiqua à ceux qui l'entouraient , par les résultats qu'après beaucoup d'efforts infructueux elle finit par obtenir. Après son départ , Vacquerie , qui avait été très difficile à convaincre , s'en occupa journellement et avec passion. — « Mais , dit-il , neuf ans ont

passé sur cela. J'interrompis, après quelques mois, ma conversation quotidienne (il parle de sa conversation avec les Esprits) à cause d'un ami dont la raison mal solide ne résista pas à ces souffles de l'inconnu. »

Notons bien ceci : *dont la raison mal solide !*

Cela signifie qu'ici, comme dans toute autre entreprise, il faut, avant de commencer, consulter ses forces, et ne pas se laisser emporter par un enthousiasme irréflecti, une curiosité vaine ou une folle présomption.

Nous n'entrons pas tous dans la vie aux mêmes conditions ; la souveraine Sagesse qui nous y introduit ne nous impose qu'un labeur proportionné à nos forces ; nos fonctions sont indiquées par nos aptitudes, et nous ne sommes pas tous destinés à parcourir actuellement le même stade. Celui qui veut faire plus qu'il ne peut est aussi coupable que celui qui ne fait pas tout ce qu'il peut, car ni l'un ni l'autre ne font ce qu'ils doivent ; et si le châtiement suit inévitablement la faute, ne nous en plaignons pas : il est juste et utile qu'il en soit ainsi.

Certès, je ne conseillerais pas à tout le monde de s'occuper de semblables études ! Il faut pour cela, dans certains cas, une énergie de volonté et une solidité de raison que tous les hommes n'ont pas ; et le motif qui fit cesser Vacquerie me porterait à détourner bien des gens de commencer.

Mais pourtant il est juste de dire qu'on a singulièrement exagéré les maux qu'ont produits ou que peuvent produire les pratiques spirites. La passion s'en est mêlée, et la passion gâte tout. La personne des spirites n'a pas même été respectée ; et il y a eu un moment où, à

la honte de notre époque et de notre pays, on a reproduit contre eux presque toutes les accusations dont le monde païen poursuivait les premiers chrétiens. On est allé même jusqu'à invoquer la rigueur des lois, comme si c'était un crime pour des hommes de se livrer paisiblement, dans l'intérieur de leurs maisons, à des études dont les résultats leur paraissent devoir être utiles à l'humanité.

— Le Spiritisme, a-t-on dit, peuple nos hôpitaux de fous.—Mais la statistique, qui n'a de complaisances pour personne, est venue donner à ces assertions passionnées un éclatant démenti.

La vérité est que le Spiritisme ne peut rendre fous que ceux qui portent déjà en eux un germe de folie n'attendant qu'une occasion quelconque pour se développer.

Qui ne sait qu'on peut devenir fou à propos de tout et à propos de rien? L'un le devient par amour, un autre par haine, un autre par ambition, un autre par cupidité. — A Pau, pendant un séjour que j'y fis, un domestique anglais le devint en lisant la Bible. Viendra-t-il à l'esprit de quelqu'un de prohiber la lecture de la Bible comme dangereuse et portant à la folie?

Il y a à peine quelques années, nous avons tous lu dans les journaux ou entendu avec horreur et tristesse le récit d'un drame affreux dont les États-Unis d'Amérique furent le théâtre. Un père égorga ses enfants encore en bas âge et alla aussitôt se remettre entre les mains du magistrat. Il s'applaudissait d'une semblable action, parce que, disait-il, il était sûr d'avoir envoyé en paradis ses enfants encore innocents, tandis que, s'il les eût laissés vivre, le salut étant si difficile, ils étaient en grand

danger d'aller après leur mort brûler éternellement en enfer.

Serait-il juste de faire peser sur la doctrine des peines éternelles la responsabilité de l'épouvantable folie de cet homme ?

On a accusé aussi le Spiritisme de pousser au suicide. Cette accusation est fautive de tous points. Non-seulement le Spiritisme ne pousse pas au suicide, mais il en est le préservatif le plus efficace. Tous ceux qui ont lu les réponses faites par les suicidés évoqués connaissent la terrible situation dans laquelle se trouve l'Esprit assez insensé pour avoir brisé les liens qui l'attachaient au corps, avant l'heure marquée par la Providence.

Je crois en avoir assez dit pour montrer que si, dans certains cas, les pratiques spirites peuvent présenter quelques dangers, elles subissent en cela la loi commune de toutes les choses de ce monde, qui sont bonnes ou mauvaises selon l'usage qu'on en sait faire.

J'arrive donc à la troisième question.

Les études spirites sont-elles utiles ?

Si, comme j'ai la confiance de pouvoir le démontrer, le phénomène prouve jusqu'à la dernière évidence l'existence de l'âme et sa survivance au corps, qui oserait nier l'utilité de semblables poursuites ?

« L'immortalité de l'âme, dit Pascal, est une chose qui nous importe si fort, et qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est. »

Et Voltaire répondant à un matérialiste et soutenant la supériorité de la doctrine qui affirme l'âme et son immortalité, sur la doctrine contraire : « Cette opinion, dit-il, n'a-t-elle pas un prodigieux avantage sur la vôtre ? La mienne est utile au genre humain, la vôtre est funeste : elle peut, quoi que vous en disiez, encourager les Néron, les Alexandre VI et les Cartouche, la mienne peut les réprimer. »

— Mais, disent quelques-uns, qu'avons-nous besoin de vos guéridons et de vos médiums pour croire à l'immortalité de notre âme ? La religion ne nous enseigne-t-elle pas cette vérité ? — Sans doute la religion l'enseigne, et il y a même bien longtemps ; ce qui n'empêche pas que le nombre des matérialistes ne soit toujours bien grand. Il est des hommes qu'aucun raisonnement ne peut convaincre ; sur lesquels ni philosophie, ni religion, ni Socrate, ni Christ n'ont de prise. Et c'est pour ceux-là surtout que se produit le phénomène. — Eh bien, si Dieu, dans sa souveraine sagesse, a voulu leur ouvrir cette voie pour arriver à la vérité, ferez-vous un crime aux Spirités de s'efforcer de les y faire entrer, parce que vous aurez eu l'avantage d'arriver par une voie différente ? Leur ferez-vous un crime *de combattre les combats de Dieu*, selon la belle expression de l'abbé Marouzeau ?

Ah ! si vous saviez quels trésors de consolation le phénomène renferme pour certaines âmes desséchées par le souffle des doctrines nihilistes, quelle bienfaisante lumière il fait pénétrer dans leurs ténèbres, vous ne parleriez pas ainsi.

Je cite un fait entre mille. C'est un extrait d'une lettre

adressée à A. Kardec, par un honorable habitant d'El-Afroun (Algérie), M. Pagés. — « Le Spiritisme a fait de moi un tout autre homme ; avant de le connaître , j'étais comme bien d'autres ; je ne croyais à rien, et cependant je souffrais à la pensée qu'en mourant tout est fini pour nous. J'en éprouvais parfois un profond découragement, et je me demandais à quoi sert de faire le bien. Le Spiritisme m'a fait l'effet d'un rideau qui se lève pour nous montrer une décoration magnifique. Aujourd'hui je vois clair ; l'avenir n'est plus douteux, et j'en suis bien heureux ; vous dire le bonheur que j'en éprouve m'est impossible ; il me semble que je suis comme un condamné à mort à qui on vient de dire qu'il ne mourra pas, et qu'il va quitter sa prison pour aller dans un beau pays vivre en liberté. N'est-ce pas, cher Monsieur, que c'est l'effet que cela doit faire ? Le courage m'est revenu avec la certitude de vivre toujours, parce que j'ai compris que ce que nous acquérons en bien n'est pas en pure perte ; j'ai compris l'utilité de faire le bien ; j'ai compris la fraternité et la solidarité qui relie tous les hommes. Sous l'empire de cette pensée, je me suis efforcé de m'améliorer. Oui, je puis vous le dire sans vanité, je me suis corrigé de bien des défauts, quoiqu'il m'en reste encore beaucoup. Je sens maintenant que je mourrai tranquille, parce que je sais que je ne ferai que changer un mauvais habit qui me gêne, contre un neuf dans lequel je serai plus à mon aise. »

Oui, l'étude des faits spirites est éminemment utile ; elle est même obligatoire pour les hommes sérieux ; car ces faits pourraient entraîner des conséquences fâcheuses

si, négligeant le conseil de Bacon, on les abandonnait aux extravagants qui les exagèrent et les falsifient.

Il ne me reste plus qu'à examiner si nous avons le droit de nous former par nous-mêmes une opinion sur le phénomène spirite, ou si notre devoir est d'attendre qu'une autorité quelconque nous fournisse cette opinion toute faite pour que nous l'acceptions aveuglément.

A première vue, cette recherche pourra paraître oiseuse à quelques-uns de mes lecteurs, parce que nous sommes en 1868; mais s'ils veulent bien un instant y réfléchir, ils verront qu'elle est indispensable, par cette raison que ce droit on nous le conteste, et que tout le monde n'est pas libre penseur.

D'un côté, les ministres des religions révélées nous disent : — Ces phénomènes sont d'une nature telle qu'ils soulèvent les redoutables problèmes de l'état des âmes après la mort, des peines et des récompenses futures, de la justice de Dieu et de sa providence. Nous sommes ici sur le terrain de la foi; votre raison impuissante doit s'incliner; à la révélation seule il appartient de donner la solution désirée; et comme nous sommes les seuls dépositaires de la révélation et ses légitimes interprètes, c'est notre décision que vous devez attendre en silence. —

De l'autre, les représentants de la science élèvent des prétentions non moins absolues. A les entendre, tout homme qui n'a pas pris ses degrés, qui n'est pas muni d'un diplôme, qui n'a pas passé sa vie à feuilleter les livres, et qui surtout ne fait pas partie d'une commission

nommée solennellement *ad hoc*, est incapable de discerner le vrai du faux dans ces phénomènes, et son devoir est d'attendre, pour se prononcer, la décision des corps savants.

Mais la raison ne peut pas être complètement convaincue par ces arguments divers. Elle proteste faiblement, obscurément chez quelques uns, et alors même qu'elle se rend elle ne le fait pas sans gémir. Chez d'autres, au contraire, c'est avec fermeté qu'elle revendique ses droits.

C'est donc un conflit de juridiction qui se présente à nous; et nous avons à trouver le tribunal compétent pour juger la cause du spiritisme.

Dieu me préserve de me servir d'aucune expression qui puisse affliger un homme quel qu'il soit et le blesser dans sa foi. Je professe pour toutes les religions un profond respect, parce que je suis profondément convaincu qu'à l'origine de chacune d'elles il y a eu un grand Esprit, missionnaire de Dieu sur la terre, pour apporter à une race d'hommes la révélation qui lui convenait alors. Car, si Dieu, selon la belle parole de l'Écriture, *mesure le vent à la laine de l'agneau*, il mesure aussi la révélation à l'intelligence des peuples; et dès lors, il n'y a rien d'étonnant que les religions soient diverses, ni qu'elles se succèdent l'une à l'autre. Un seul fait prouvera jusqu'à la dernière évidence la vérité de mon assertion. La Bible avait dit: — *Œil pour œil, dent pour dent*; — mais quand la race à laquelle Moïse avait été envoyé eut grandi dans son intelligence et que son cœur ne fut plus aussi endurci, le Christ apparut et dit: — *Aimez vos*

ennemis; faites du bien à ceux qui vous font du mal. —

La révélation est donc progressive, parce que l'homme est progressif, et qu'elle ne peut produire de fruits sérieux et durables que tout autant qu'elle est comprise et que la raison y adhère.

Et non-seulement les diverses races diffèrent entre elles par le degré de développement de leur raison, mais dans la même race la raison se présente avec deux caractères très différents : chez les uns elle est intuitive, synthétique; chez les autres, elle est réfléchie, analytique. De là deux espèces d'hommes : les hommes d'enthousiasme, de foi, qui composent la masse des adhérents aux diverses cultes; et les hommes de réflexion, d'analyse, qui s'enrôlent de préférence sous les bannières de la philosophie. Les premiers ont l'avantage de marcher plus vite, les seconds vont d'un pas plus assuré. Ce qui importe, c'est qu'ils arrivent tous.

Nous sommes ainsi faits, et il faut nous accepter tels que nous sommes, puisque nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes. Vouloir forcer tous les hommes à puiser leur règle de conduite dans la philosophie exclusivement ou bien dans la religion, ce serait également vouloir mettre notre raison bornée au-dessus de la raison divine.

Mais, dans l'un et dans l'autre cas, c'est toujours en définitive la raison qui décide. Toute foi qui ne reposerait pas sur elle serait comme un édifice bâti sur le sable : le premier vent de contradiction qui viendrait à souffler l'emporterait aisément.

Et dans tout ceci, je n'ai pas la moindre intention de

prouver la supériorité de la raison sur la foi, car je prouverais contre mes convictions. Je veux seulement montrer que la foi doit, non se subordonner à la raison, mais s'abaisser jusqu'à elle pour s'en faire accepter.

Écoutez plutôt, à ce sujet, un homme qu'on n'accusera pas d'être un ennemi de la foi, Saint-Augustin : « Le Christ, dit-il, comme un instituteur, nous a enseigné certaines choses, mais, comme un instituteur, il en est certaines autres qu'il n'a pas dû nous enseigner. Un bon maître connaît ce qu'il doit dire, et connaît ce qu'il doit taire. Nous en déduisons qu'il ne faut pas enseigner certaines choses à ceux qui ne peuvent pas les comprendre. Aussi Christ a-t-il dit à ses disciples. J'ai encore de nombreuses vérités à vous révéler, mais vous n'êtes pas mûrs pour les comprendre quant à présent. »

Qu'étaient ces vérités que le Christ ne jugeait pas à propos de dire à ceux-là mêmes qu'il avait choisis ? sinon des vérités d'un ordre encore plus élevé que celles qu'il leur déclarait. Et il ne le faisait pas de peur de les scandaliser et de manquer ainsi le but qu'il s'était proposé en s'incarnant parmi nous. Les temps n'étaient pas venus ; et la vérité est comme la lumière : quand elle est trop vive, elle aveugle et irrite au lieu d'éclairer.

La Genèse elle-même nous offre, dès son début, un argument victorieux en faveur de la thèse que nous soutenons. — Les livres saints ne contiennent la vérité que pour ceux qui savent l'y voir ; pour les autres ils ne sont qu'un amas de récits puérils, de fables absurdes et même odieuses, parce qu'ils ne veulent pas comprendre que ces livres ont été faits pour des peuples encore enfants,

et que l'histoire, avec ses formes sévères, ne peut convenir qu'aux peuples arrivés à l'âge de la virilité. — Ne nous arrêtons donc pas à la surface, pénétrons au fond; n'imitons pas les Juifs du temps du Christ : ne soyons pas les hommes de la lettre *qui tue*, mais de l'esprit *qui vivifie*; brisons l'os si nous voulons pouvoir nous nourrir de la *substantifique mouelle*.

Qu'est-ce, en effet, que ce fruit défendu que mangent nos premiers parents, et cette chute, qui m'a tout l'air d'une ascension, après laquelle, comme le leur avait prédit le serpent, et comme le confirmera Dieu lui-même, ils sont devenus semblables à des dieux? — « Voilà, dit le Seigneur Dieu, Adam devenu comme l'un de nous, sachant le bien et le mal. » (*Genèse chap. III, v. 22.*)

Avant le péché, ils n'étaient pas dans l'état d'innocence, comme on a coutume de le dire; car pour être innocent il faut pouvoir être coupable; ils étaient encore dans l'état de bestialité; ils appartenaient entièrement au règne animal ou brutal, si l'on veut, d'où l'espèce humaine, dans le récit de la Genèse, semble sortir par une progression logique; et le paradis terrestre, ce lieu de délices, n'était après tout qu'un bercail.

La première révolte, c'est la rupture de la barrière qui retenait l'homme parqué pêle-mêle avec les autres animaux; c'est la première affirmation de la personnalité indépendante; le premier pas fait sur le terrain de la liberté morale; le premier éveil de la conscience; la première lueur de la raison! — Et il était naturel qu'il en fût ainsi: ce n'est guère que par l'erreur que l'on débute.

Aussi, voyez comme la colère de Dieu est plutôt feinte

que réelle, et quelle bonté de père se cache sous la grosse voix de ce juge irrité. Son premier soin est de leur faire des habits de peaux, pour les mettre à couvert des injures du temps, et il les condamne..... à quoi?..... à ce qui seul constitue le vrai bonheur de la vie, parce qu'il en fait la dignité....., au travail!

Le royaume des cieux, dit l'Évangile, veut être emporté de force; Dieu veut qu'on lutte contre lui; le seul hommage qui lui plaise est celui d'une raison convaincue, et Jacob ne reçut le nom d'Israël que lorsqu'il eut terrassé l'ange!

Mais le triomphe ne sera pas facile! La raison humaine blessée à sa naissance par l'éclat éblouissant de la raison divine, s'obstinera à ne voir en Dieu qu'un ennemi, qu'un tyran jaloux de sa prérogative, et ne se courbera devant lui que vaincue par la terreur. — « Empêchons donc maintenant, continue le Seigneur Dieu, qu'il ne porte la main à l'arbre de vie, qu'il ne prenne aussi de son fruit, et que mangeant de ce fruit il ne vive éternellement. » (*Genèse, chap. III, v. 22.*)

Enfin, après de longs siècles, Dieu jugeant le moment venu, descend lui-même sur la terre dans la personne de son Verbe qui apporte à l'homme, au prix de son propre sang, le pacte de la réconciliation.

Dante, le grand poète catholique, l'homme de la puissante intuition, avait bien pressenti cette progression à la fois libre et nécessaire de l'esprit humain dans la moralité. Aussi son voyage d'outre-monde, qui commence par l'Enfer, se poursuit-il par le Purgatoire, pour se terminer au Paradis. Mais ce que son œuvre offre peut-être

de plus remarquable, et ce que je n'ai jamais lu sans en être vivement frappé, c'est ce qu'il dit de l'état de ceux qu'il appelle

*l'anime triste di coloro,
Che visser senza infamia, e senza lodo.*

(les âmes méprisables de ceux qui vécurent sans faire ni le bien ni le mal.)

Ils sont parqués dans un lieu à part, avant l'entrée de l'enfer dont ils ne sont pas dignes.

(Les cieux, lui dit Virgile, les repoussent pour ne pas en être moins beaux,)

Caccianli i Ciel, per non esser men belli :

(et le profond enfer ne les reçoit pas, parce que les coupables ne tireraient d'eux aucune gloire.)

*Nè lo profondo infernò gli riceve,
C' alcuna gloria i rei avrebber d' elli.*

(La Miséricorde et la Justice, poursuit son guide, les dédaignent également. Ne nous occupons pas d'eux, mais regarde et passe.)

*Misericordia e Giustizia gli sdegna.
Non ragioniam di lor, ma guarda e passa.*

Les grands artistes, on l'a dit, mettent souvent dans leur œuvre des choses dont ils n'ont pas une conscience bien nette, mais dont ils sentent fortement, quoique confusément, la vérité.

Dante, en ne jugeant dignes ni de miséricorde ni de jus-

tice les Esprits dont nous parlons, n'a-t-il pas clairement indiqué l'état de l'âme qui n'est pas encore née à la vie morale, et qui, par conséquent, est incapable de bien et de mal ; et en les plaçant immédiatement avant l'entrée de l'enfer, ne fait-il pas voir que l'ignorance doit nécessairement passer par l'erreur pour arriver à la vérité ?

— Oui, Dante, dans son grand poème, n'est autre chose que le symbole de l'âme humaine qui commence son voyage dans les plus profondes ténèbres, le poursuit dans le clair-obscur, pour ne le terminer qu'au sein de la lumière absolue.

Certes je ne prétends pas qu'il ait voulu formellement exprimer toutes ces choses ; Dante, quoi qu'en puissent dire ses aveugles admirateurs, était un grand poète, mais non un philosophe ; et le poète est une lyre que l'inspiration fait vibrer !

L'homme n'est donc réellement homme et il ne mérite ce nom que lorsque, à un degré quelconque, il affirme sa personnalité et fait usage de sa raison.

Que l'on nous répète donc tant qu'on le voudra que notre raison est faible, incertaine, sujette à errer, et nous ne trouverons rien à répondre ; parce que tout cela revient à dire ce que nous savons depuis longtemps : que nous sommes des êtres perfectibles. Mais que l'on ne conclue pas de là que nous devons considérer la raison comme notre plus dangereux ennemi, le seul obstacle à notre salut, et nous empresser d'en faire abdication ; parce que nous répondrions que telle qu'elle est, cette raison tant honnie est encore le côté le plus élevé de notre nature, ce qui nous distingue du reste de la création et nous en

constitue les rois. — Faudrait-il nous crever les yeux parce qu'ils nous trompent quelquefois ?

Je ne voudrais pas m'exposer à fatiguer le lecteur par des lieux communs ; il est des choses qui sont devenues banales à force d'être vraies, mais qu'on ne peut pas tout-à-fait négliger quand on traite un sujet comme le mien. Je me contenterai donc de les indiquer en passant.

N'est-il pas vrai que ceux-là mêmes qui se posent comme les adversaires de la raison, qui se croient de la meilleure foi du monde ses plus irréconciliables ennemis, en un mot, les champions de la foi aveugle, du *credo quia absurdum*, se donnent chaque jour à eux-mêmes le plus éclatant démenti ? — Que sont, en effet, ces démonstrations que s'efforcent de nous donner de la vérité de la foi qu'ils proclament, les représentants des divers cultes ? sinon l'aveu, du moins implicite, de la nécessité pour une foi quelconque de se faire accepter par la raison, et, par suite, la reconnaissance du droit et du devoir pour l'homme de repousser celle que sa raison désavoue. Et il faut bien que cela soit, car autrement l'homme devrait rester toute sa vie parqué dans la foi où il serait né, comme une brebis dans son bercail ; et si nos pères avaient agi ainsi, aucun de nous n'aurait l'inappréciable avantage d'être né chrétien.

Ne dirait-on pas, à entendre ces dangereux amis de la foi, qu'il ne peut y avoir entre elle et la raison aucune espèce d'accord ? qu'elles sont incompatibles de leur nature ? Et n'est-ce pas le cas de dire avec notre grand fabuliste : « *mieux vaudrait un sage ennemi ?* »

Car, si, comme ils le disent, la raison ne peut que nous

égarer, il en résulte, comme conséquence forcée, que toute foi acceptée par la raison doit immédiatement être rejetée comme fausse et dangereuse.

Dernière contradiction et la plus frappante de toutes ! A quelle faculté dans l'homme s'adressent les ennemis de la raison pour en faire le procès, si ce n'est la raison elle-même ? — Car aucun d'eux, je suppose, ne se hasarderait à développer ses arguments devant des êtres dépourvus de raison, et, par conséquent, incapables de les comprendre.

C'est donc toujours à cette pauvre raison qu'il faut en revenir : on peut la mépriser, mais on ne saurait s'en passer.

Pourtant, ce ne sont pas de tels sentiments qu'elle a inspirés aux esprits vraiment grands, à quelque classe de la société qu'ils aient appartenu. J'ai bien peu lu, mais enfin j'ai lu un admirable passage de Fénelon, que l'on cite dans les traités de philosophie, et je doute que jamais aucun philosophe ait écrit un éloge plus pompeux et plus vrai de la raison humaine. Le grand archevêque nous y montre Dieu comme le soleil des intelligences, et la raison comme l'œil intérieur au moyen duquel nous pouvons le contempler et entrer en communication directe avec lui.

Il y a donc, d'après Fénelon, un soleil moral, comme il y a un soleil matériel ; et de même que pour jouir de la lumière du soleil matériel il nous faut nécessairement l'œil du corps, de même pour pouvoir profiter de la lumière du soleil moral, il nous faut non moins nécessairement l'œil de l'âme, la raison.

Si donc les livres sacrés contiennent, comme je le

crois, des lumières capables de jeter un grand jour sur le phénomène spirite, ce n'est qu'à la condition que la raison saura les y découvrir et en faire usage ; et ainsi elle demeure jusqu'à présent le seul juge compétent.

Voyons si elle triomphera également des prétentions exclusives de la science.

Je ne crois pas avoir besoin de protester encore de mon respect pour la science, comme je l'ai fait pour la religion. Elles ne sont en cause ni l'une ni l'autre, et nous n'avons affaire qu'à ceux qui se hâtent trop peut-être de s'en proclamer les seuls légitimes représentants.

La question est simple. Elle se réduit à ceci : — Le phénomène spirite est-il tel qu'il faille de toute nécessité avoir une spécialité quelconque pour être apte à en constater la réalité ? — Un enfant pourrait répondre.

Supposons, en effet, qu'une chaise, une table ou tout autre objet matériel se mette tout-à-coup en mouvement, qu'il quitte même le sol et se soutienne dans l'espace, sans aucun point d'appui visible. Sera-t-il nécessaire d'avoir étudié les mathématiques, la chimie, la physique, la médecine pour constater un tel fait, et n'y a-t-il au monde qu'un institut assemblé capable de prendre les précautions convenables pour ne pas être la dupe d'une mystification ou d'une illusion ?

Allons plus loin. Si cet objet matériel dont nous venons de parler exécute des mouvements d'une nature telle qu'ils indiquent une volonté intelligente ; si, voulant entrer en communication avec cette intelligence que vous supposez être la cause de ces mouvements, vous convenez de signes, de coups frappés, par exemple, et qu'au

moyen de ces coups frappés une conversation s'engage réellement, ne serez-vous pas en droit d'affirmer que ces mouvements sont effectivement produits par un être intelligent, présent quoique invisible ? — Et que penserez-vous d'un homme qui sans avoir examiné le fait le nierait et vous déclarerait halluciné, en se targuant d'une science qui n'a que faire ici, car vous en savez plus que lui sur ce point, puisque vous avez vu et qu'il n'a pas vu ? — Le dernier des pâtres de la montagne, s'il est doué d'une raison saine et qu'il ne soit pas sous l'influence d'une maladie, n'a-t-il pas plus le droit d'affirmer un fait dont il a été témoin, que le plus grand des savants n'a le droit de le nier s'il ne l'a pas vu ?

Et pourtant c'est ce que beaucoup de savants font tous les jours. Parce qu'en réalité un savant est généralement moins apte à accueillir une vérité nouvelle que ne l'est un autre homme.

Les savants ont aussi leurs préjugés ; et il est très difficile, à moins que l'on ne soit à la fois savant et homme de génie, de se soumettre à faire table rase, selon le sage précepte de Bacon. Quand les idées ont pris une direction, qu'on s'est accoutumé à considérer les choses d'une certaine façon, surtout quand on s'est fait un nom en soutenant certaines doctrines, il faut un effort dont bien peu de gens sont capables pour se déterminer à étudier, sans parti pris, des faits qui viennent donner un démenti aux croyances et aux affirmations de toute une vie : — Quand on a un riche mobilier, on se décide difficilement à le jeter par la fenêtre. — Aussi l'histoire ne nous montre-t-elle peut-être pas une seule grande vérité qui n'ait

provoqué à sa première apparition dans le monde l'opposition violente des académies.

Les savants ne consentent généralement pas à étudier le phénomène spirite ; ils se contentent de le combattre, parce que, *a priori*, ils l'ont déclaré impossible ; comme si, Dieu leur ayant révélé tous ses secrets, la nature n'avait plus pour eux de voiles. Ou s'ils condescendent à le faire, ce n'est qu'à des conditions ridicules à force d'être impossibles. Ils lui imposent tout un programme: ils veulent fixer eux-mêmes l'heure, le lieu, le mode et la durée de sa production. Ce n'est visiblement pas le fait et la loi qui le gouvernent qui sont l'objet de leur étude ; ce qu'ils cherchent, c'est la glorification de leurs propres théories. De tels hommes ne posséderont jamais la vérité : — Le royaume des cieux, dit l'Évangile, n'appartient qu'aux humbles.

Du reste, alors même que tout ce qu'ils exigent leur serait accordé, on n'en serait guère plus avancé. Si le phénomène se produisait devant un institut assemblé, en se pliant aux caprices divers de tous ses membres, et que, par extraordinaire, ils se rendissent tous à l'évidence, les savants qui n'auraient pas assisté à la séance ne tiendraient aucun compte de la décision de leurs collègues. Ils ont pour s'en dispenser un argument tout prêt : — L'hallucination, disent-ils, est quelquefois collective, et nul n'en est exempt, — excepté, bien entendu, celui qui la constate chez les autres.

Il est d'ailleurs des gens qu'il faut renoncer à convaincre, parce qu'ils ne veulent pas ou ne peuvent pas être convaincus.

Cette vérité est admirablement démontrée dans un article pétillant d'esprit, et ce qui vaut mieux encore, plein de bon sens, qu'Alphonse Karr a publié dans un journal illustré.

L'auteur y raconte d'abord un séance de table tournante, à laquelle il a assisté, à Paris, chez le grand artiste Gudin. Pour lui, l'expérience a parfaitement réussi, et il est impossible que l'adresse ou la fourberie ait pu y avoir part. Aussi plaisante-t-il très agréablement le savant M. Babinet (*) sur les explications quelque peu ridicules

(*) Au moment de livrer notre manuscrit à l'imprimeur, un ami nous remet le n° 16 d'un journal de Paris — *Le Progrès Spiritualiste* — et nous sommes heureux d'y trouver la preuve qu'on aurait tort de compter le savant M. Babinet au nombre de ceux qui ne veulent pas ou ne peuvent pas être convaincus.

« Grande nouvelle au palais Mazarin, dit le docteur Feytaud, cité par ce journal. — M. Babinet, le persécuteur des tables tournantes, comme St-Paul, a été renversé sur le chemin de Damas.

« M. Babinet a vu et touché une table qui, après s'être inclinée à son aspect, a quitté le sol à son commandement, et a percuté l'air : *Le premier pas se fait sans qu'on y pense*, que l'illustre savant avait mentalement demandé.

« M. Babinet nous a personnellement certifié ces faits..... »

Le même journal porte la lettre suivante, adressée à M. le docteur Feytaud, rue Rambuteau, 30, dans les premiers jours de septembre 1867.

« MONSIEUR FEYTAUD,

« Je voudrais bien avoir avec vous une conférence sur les moyens à prendre pour produire devant le public, qui m'est très sympathique, et sur lequel je crois avoir quelque autorité, les

qu'il s'est cru en devoir de donner de ce fait, au lieu de dire tout simplement, comme lui, Alphonse Karr : *Je ne sais pas.*

Il parle ensuite d'une visite faite à un somnambule célèbre, en compagnie d'un membre de l'Académie de médecine, le docteur Fourcault.

Le docteur sort un peu surpris de ce qu'il a vu, mais dit que *cela ne prouve rien*. Il lui faut la *certitude mathématique*.

— « Huit jours après, le docteur vint me chercher.

— « J'ai mon affaire, me dit-il. — Voici ma clef dans ma poche, j'ai donné congé à ma servante. — Après son départ j'ai fait chez moi quelque chose que je ne vous dirai pas. — Si le somnambule voit ce que j'ai fait chez moi, je serai convaincu que l'on peut voir à distance et sans le secours des yeux.

— « Vous êtes persuadé que votre expérience a pour vous tous les éléments de la preuve?

— « Oui.

— « Nous partons, nous arrivons. Le docteur dit au somnambule endormi : Allez chez moi, et dites ce que vous voyez dans la chambre. »

Bref, le somnambule devine le quartier, la rue, le numéro, l'étage du logement du docteur, et lui décrit,

incroyables phénomènes dont j'ai été témoin, et dont votre visite m'a persuadé que nous pourrions démontrer la réalité.

« Réponse au plus tôt, je vous prie. Marquez-moi une heure, je serai chez moi. Je suis décidé à marcher en avant.

« Votre dévoué serviteur. **BABINET.** »

dans le plus minutieux détail, non-seulement toutes les pièces composant son mobilier, mais encore les changements absurdes qu'il a opérés dans leur arrangement.

— « Je regardai le docteur, il était disparu. — Je me demandai si c'était par le résultat du magnétisme. — Le lendemain, je le rencontrai dans la rue.

« Eh! bien, lui dis-je, — ce que nous a dit le somnambule était-il vrai?

— « Oui, — mais qu'est-ce que ça prouve? »

Et le docteur de donner de la chose des explications encore plus absurdes que celles de M. Babinet pour les tables tournantes.

— « Je suppose qu'à ce moment, le docteur Fourcault me regarda pour voir l'effet de son argumentation; mais il lui arriva à mon égard ce qui m'était arrivé au sien chez le somnambule. Il ne me trouva pas, j'avais disparu. »

Il n'y a, en effet, quand on rencontre de tels hommes, qu'à faire comme Alphonse Karr : disparaître.

La raison est donc la seule autorité compétente pour connaître de l'affaire qui nous occupe, et c'est devant son tribunal, qui siège en chacun de nous, que nous la porterons pour être jugée.



II.

Que doit-on entendre par les mots *Spiritisme, Spirite?*

Si je consulte Allan Kardec, qui les a introduits dans notre langue, il me répond — que le mot Spiritisme, pris dans sa signification la plus restreinte, la plus rigoureuse, exprime le fait de la communication du monde invisible avec le monde visible, des Esprits avec les hommes, et que le Spirite est celui qui croit à la réalité de ce fait.

Tous les sectateurs des diverses religions révélées qui se partagent l'humanité sont donc spirites, qu'ils le veulent ou qu'ils ne le veulent pas, qu'ils le sachent ou qu'ils l'ignorent.

Combien ne voyons-nous pas parmi nous de catholiques se proclamer hautement spirites, sans entendre pour cela sortir de leur communion ?

Le Spiritisme n'est donc pas ce monstre que quelques-uns s'imaginent, et la plupart de ceux qui le combattent sont spirites sans le savoir.

Mais si l'on peut être spirite sans cesser d'appartenir à une religion positive, on peut l'être aussi sans faire profession d'aucune.

Il y a des spirites rationalistes, libres penseurs, philosophes. Mais les rationalistes, les libres penseurs, les philosophes existaient avant qu'on parlât du spiritisme, et ce n'est certes pas lui qui les a inventés.

Ces derniers en étudiant le phénomène spirite y ont trouvé, les uns la croyance à l'immortalité de leur âme, qu'ils ne possédaient pas jusque-là; les autres la confirmation de leur foi spiritualiste; tous des notions plus ou moins claires sur l'état des âmes après la mort et sur la manière dont Dieu gouverne le monde.

Il y a donc des doctrines spirites, une philosophie spirite, une morale spirite, comme il y a diverses religions et diverses philosophies.

Je me propose de traiter plus tard des doctrines spirites que M. Bonnamy, juge d'instruction à Villeneuve-sur-Lot, et auteur d'un récent ouvrage ayant pour titre : *La Raison du Spiritisme*, dans une lettre adressée à Allan Kardec, déclare être *la base la plus sûre, la plus ferme de l'ordre social*, et que l'abbé Lecanu, dans son *Histoire de Satan*, apprécie en ces termes : « En suivant les maximes du livre des Esprits d'A. Kardec, *il y a de quoi devenir un saint sur la terre.* »

Pour le moment, je ne m'occuperai que du phénomène en lui-même.

C'est vers 1848 qu'on a commencé à en parler en Amérique, et vers 1852 qu'il a attiré l'attention du public français.

Il fut d'abord connu sous le nom de phénomène des *tables tournantes et parlantes*. N'était-ce pas une table qui se soulevait au contact involontaire des demoiselles

Fox, dans les États-Unis, avait servi de point de départ au mouvement spirite ?

Il n'est pas-aujourd'hui de personne un peu éclairée qui ne sache que la table n'est rien, absolument rien qu'un instrument. On peut la remplacer et on la remplace effectivement par tout autre objet plus commode, le crayon, par exemple. Cela dépend de l'aptitude du *médium*.

On entend par *médium* une personne douée de certaines qualités physiques, qui permettent aux Esprits de se servir d'elle comme d'un moyen pour se manifester.

La médiumnité est spontanée ou provoquée et se développe généralement par l'exercice. Il paraît que nous en portons tous quelque germe. Mais le nombre des bons *médiums* est assez limité.

Cette faculté affecte, du reste, des caractères très divers, qu'il n'entre pas dans mon plan de décrire. Ceux qui seraient curieux de les connaître n'ont qu'à lire le *Livre des Médiums* d'A. Kardec : c'est un traité *ex professo* sur la matière. — Je ne dois ici examiner le phénomène qu'à un point de vue général.

Ceux qui le combattent sont de trois sortes.

Les premiers le nient *a priori*, comme contraire à la raison. Ils le déclarent impossible et se dispensent ainsi de l'étudier.

Les seconds en contestent seulement la réalité.

Les troisièmes enfin, spirites sans le vouloir, prétendent qu'il est l'œuvre exclusive de l'Esprit du mal, du Démon.

Nous allons examiner successivement ces trois opinions.

Le phénomène est-il possible ?

« Celui qui en dehors des mathématiques pures prononce le mot *impossible* manque de prudence. »

Ces paroles sont de l'illustre F. Arago. D'après lui le phénomène spirite serait donc possible, car il ne rentre évidemment pas dans le domaine des mathématiques pures. Et, en effet, que faut-il pour qu'il le soit? — Que la croyance en un monde des intelligences ne répugne pas invinciblement à la raison; qu'elle puisse admettre, au moins comme possibles, l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme.

Or, s'il y a des matérialistes, il y a aussi des spiritualistes, et en nombre au moins aussi grand. Et je fais en parlant ainsi une bien grande concession. Si parmi les matérialistes on compte des hommes éminents, on en compte certes un bien plus grand nombre parmi les spiritualistes; et les plus beaux génies dont s'honore l'humanité ont cru en Dieu, en l'immortalité de l'âme, en un monde invisible. Newton y a cru; Pascal y a cru; Leibnitz, Descartes, Bacon, Galilée, Dante, Marc-Aurèle, Platon, Socrate y ont cru. — Voltaire n'a-t-il pas dit: « Il est si naturel de croire un Dieu unique, de l'adorer, et de sentir au fond de son cœur qu'il faut être juste, que, quand les princes annoncent ces vérités, la foi des peuples court au-devant de leurs paroles. » — Et dans le discours d'un théiste: « Je confesse que je ne vois nulle impossibilité dans l'existence de plusieurs êtres prodigieusement supérieurs à nous, lesquels auraient chacun l'intendance d'un globe céleste. » — Enfin dans sa réponse à l'auteur

du *Système de la Nature*, il dit : « La philosophie, selon vous, ne fournit aucune preuve d'un bonheur à venir. Non ; mais vous n'avez aucune démonstration du contraire. Il se peut qu'il y ait en nous une monade indestructible qui sente et qui pense, sans que nous sachions le moins du monde comment cette monade est faite. La raison ne s'oppose point absolument à cette idée, quoique la raison seule ne la prouve pas. »

Il n'est donc pas bien déraisonnable d'admettre Dieu, l'immortalité de l'âme, et même des Esprits s'hiérarchisant entre nous et Dieu et gouvernant le monde sous l'œil de sa providence.

On pourrait même dire, sans trop de témérité, que le monde s'explique mieux ainsi qu'avec la seule matière. Les difficultés, on en conviendra, sont bien moins grandes.

Comment comprendre, en effet, que des atomes insensibles, par le jeu de hasard de leurs combinaisons, arrivent à produire cette œuvre admirable où tout est calcul, harmonie, mesure ; qui étonne et confond nos plus grandes intelligences ? — Comment comprendre surtout, avec un pareil système, la production de l'intelligence elle-même ?

C'est encore à Voltaire que j'aurai recours. Il dit à l'article *Dieu* de son *Dictionnaire philosophique* : « L'auteur prétend que la matière aveugle et sans choix produit des animaux intelligents. Produire sans intelligence des êtres qui en ont ! cela est-il concevable ? Ce système est-il appuyé sur la moindre vraisemblance ? »

Mais la grande objection des matérialistes c'est l'invincibilité de l'Esprit, l'impossibilité de le saisir, même à

l'aide de nos instruments les plus perfectionnés! — Ils ne veulent admettre que ce qu'on peut voir, toucher, saisir. Un anatomiste dissèque un cadavre; il énumère en détail et montre toutes les parties qui composaient l'être vivant. Une seule lui échappe : le principe pensant. C'est pourquoi il le nie. Ce raisonnement est pitoyable. Il revient à dire qu'il n'y a de réellement existant que ce qui tombe sous nos sens ou sous nos instruments. Mais qui a jamais vu l'atome, l'élément constituant des corps? — Pourtant les matérialistes l'admettent, puisque c'est sur lui que doit nécessairement reposer tout l'édifice de leurs raisonnements. Et ils l'admettent parce que la raison, ce sens des choses invisibles, le leur montre clairement. Et la raison ne nous trompe pas plus que les autres sens; au contraire, elle nous sert dans bien des cas à en redresser les erreurs.

L'existence de l'Esprit est donc très probable, pour ne pas dire très certaine. — Mais s'il est possible que les Esprits existent; que les âmes survivent aux corps; qu'y a-t-il de si absurde à considérer comme possible leur communication avec nous, par l'ensemble des moyens qui constituent le phénomène spirite? — J'ai beau chercher, je ne trouve qu'une raison : l'impossibilité de comprendre l'action d'un Esprit sur un corps. — Mais l'impossibilité de comprendre une chose n'est pas une raison suffisante pour en nier l'existence. — Est-ce que je comprends comment ma volonté remue mon bras? — Cependant le fait a lieu. — Je ne comprends pas davantage comment les corps existent; comment leurs diverses parties sont liées entre elles. L'explication que m'en donne la science n'en

est pas une : c'est la vertu dormitive de l'opium. — Les Spiritistes disent que notre âme est immédiatement revêtue d'un corps fluide qui ne la quitte jamais, et que ce corps lui sert d'intermédiaire pour agir sur nos organes, pendant la vie actuelle. Cette opinion n'est pas nouvelle. Elle a été soutenue, à presque toutes les époques, par des hommes très éminents, et les faits la confirment. — Ce serait en se servant de ce corps fluide ou *périsprit* que les Esprits, comme ils l'ont déclaré, pourraient agir sur la matière.

Quoi qu'il en soit du moyen employé, s'il est possible qu'un Esprit engagé dans un corps agisse sur ce corps, il n'est pas absolument impossible que l'Esprit dans d'autres conditions agisse sur la matière. Tout ce que l'on peut dire c'est que le fait est extraordinaire ; mais aussi c'est parmi les faits extraordinaires que les phénomènes spiritistes sont rangés.

Le phénomène est donc possible :

1° Parce que rien ne s'oppose à l'existence de l'Esprit.

2° Parce que rien ne s'oppose non plus à ce qu'un Esprit débarrassé de tout corps visible puisse agir sur la matière.

Mais le phénomène est-il réel ?

Deux voies nous sont ouvertes pour arriver à la vérité : l'expérience directe et le témoignage des hommes. Quand on peut suivre l'une et l'autre, c'est un avantage qu'on fait bien de ne pas négliger ; mais chacune d'elles en particulier peut nous conduire sûrement au but, pourvu que

nous sachions la suivre, et surtout pourvu que nous nous mettions en route avec le désir sincère d'arriver.

Il est assez de mode aujourd'hui d'accorder peu de valeur au témoignage, et pourtant, dans beaucoup de cas, cette voie est infiniment plus sûre que l'autre.

Je veux, par exemple, connaître la nature des substances qui entrent dans un composé chimique et leurs proportions respectives. Si je fais moi-même l'expérience, il y a tout à parier que je me tromperai, puisque je ne suis pas chimiste. Mais si je m'adresse à un chimiste habile et honnête, il est excessivement probable que le résultat de son expérience sera la vérité. — Si je ne m'en tiens pas là; que j'en consulte un second, un troisième, un quatrième, et que tous concordent parfaitement; à moins que je ne sois fou, j'aurai acquis une certitude complète. Et, dans ce cas, je ne m'en serai pas rapporté aveuglément au témoignage d'autrui: j'aurai obéi aux prescriptions de ma raison.

Mais, dit-on, il est des cas où le témoignage humain ne saurait être admis. — Pour mon compte, je n'en connais qu'un: celui où l'on se croit seul capable de juger; et ce cas est un cas de folie orgueilleuse. — Et la folie est encore plus grande chez celui qui déclare le phénomène spirite impossible, comme contraire à toutes les lois de la nature; car il affirme par cela même que toutes les lois de la nature lui sont connues.

J'ai suivi les deux voies, et elles m'ont conduit également à reconnaître la réalité des faits spirites. J'y ai appris aussi à ne pas me fier aveuglément aux médiums. Il en est parmi eux, en effet, qui ne peuvent se résigner

à la perte momentanée ou définitive de leur faculté. Pour y suppléer, ils ont alors recours à la ruse. Mais, qu'ils le sachent bien, ils ne parviennent ainsi à tromper que les gens crédules et les observateurs superficiels.

Je ne parlerai pas de ce que j'ai vu, quoique je l'aie vu si souvent, étudié avec tant de soin, et dans des conditions telles que pour renoncer à y croire il me faudrait renoncer à croire à toute réalité du monde extérieur. Ne pouvant agir sur le lecteur que par l'autorité du témoignage, j'aime mieux lui apporter celui d'hommes beaucoup plus autorisés que moi, et dont quelques-uns sont d'une grandeur telle qu'il serait insensé de ne pas s'incliner devant eux.

Le phénomène spirite qu'on a regardé comme une grande nouveauté, n'est pourtant pas né d'hier : il est aussi vieux que l'humanité. — « Ce qui m'étonne, c'est que l'on s'en étonne, » répondit le R. P. de Ravignan à ceux qui demandaient au célèbre prédicateur s'il n'en était pas surpris.

Et l'abbé Lacordaire, écrivant à Madame Swetchine, le 20 juin 1853 : — « Avez-vous vu tourner et entendu parler des tables? — J'ai dédaigné de les voir tourner, comme une chose trop simple, mais j'en ai entendu *et fait parler*. Elles m'ont dit des choses assez remarquables sur le passé et sur le présent. Quelque extraordinaire que cela soit, c'est pour un chrétien qui croit aux Esprits, un phénomène très vulgaire et très pauvre. *De tous temps* il y a eu des modes plus ou moins bizarres pour communiquer avec les Esprits ; seulement autrefois on faisait mystère de ces procédés, *comme on faisait mystère de la*

chimie; la justice, par des exécutions terribles, refoulait dans l'ombre ces étranges pratiques. Aujourd'hui, grâce à la liberté des cultes et à la publicité universelle, ce qui était un secret est devenu une formule populaire. *Peut-être aussi, par cette divulgation, Dieu veut-il proportionner le développement des forces spirituelles au développement des forces matérielles, afin que l'homme n'oublie pas, en présence des merveilles de la mécanique, qu'il y a deux mondes inclus l'un dans l'autre : le monde des corps et le monde des Esprits. »*

— « Quel que soit le vent du jour (dit M. Guizot dans ses *Méditations sur l'essence de la religion chrétienne*), c'est une rude tâche que l'abolition du surnaturel, car la croyance au surnaturel est un fait naturel, primitif, universel, permanent dans la vie et l'histoire du genre humain. On peut interroger le genre humain en tous temps, en tous lieux, dans tous les états de la société, à tous les degrés de la civilisation ; on le trouvera toujours et partout croyant spontanément à des faits, à des causes en dehors de ce monde visible, de cette mécanique vivante qu'on appelle la nature. On a eu beau étendre, expliquer, magnifier la nature, l'instinct de l'homme, l'instinct des masses humaines ne s'y est jamais enfermé ; il a toujours cherché et vu quelque chose au-delà. »

Pour se convaincre de la vérité des paroles de M. Guizot, il n'est pas nécessaire d'avoir une connaissance bien approfondie de l'histoire. Je ne la connais que très imparfaitement ; et pourtant si je voulais citer en détail tous les témoignages que j'ai pu y recueillir, j'aurais de quoi écrire

des volumes. — Je me contenterai donc de glaner au hasard dans les souvenirs que mes lectures m'ont laissés, et ce sera suffisant.

J'y trouve que les livres sacrés de tous les peuples, que des historiens graves, des orateurs, des philosophes, des savants, des guerriers, des hommes de toutes les conditions, de tous les pays, opposés d'intérêt, d'opinion, de caractère, concordent à affirmer ces faits qualifiés de merveilleux, de miraculeux, de surnaturels, qu'on s'était obstiné à regarder comme impossibles, et dont nous pouvons aujourd'hui constater la réalité, parce qu'ils se reproduisent sous nos yeux avec les mêmes caractères et avec une fréquence qui étonne.

Voyez !a Bible ! Moïse y défend à son peuple, d'interroger les morts. (*Deut. chap. XVIII, v. 11.*) — Peut-on supposer que Moïse fût homme à édicter une loi contre un délit imaginaire ? — Et les Hébreux n'étaient pas les seuls à se livrer à ces pratiques ! — En Égypte, d'où ils sortaient, elles étaient très communes ; de même chez tous les peuples leurs voisins.

Tout l'Ancien Testament est plein de faits miraculeux.

Au début, c'est le serpent, symbole évident des mauvaises influences, qui tente nos premiers parents ; c'est le Seigneur ou son Ange, représentant les bons Esprits, qui les remet dans la bonne voie, en leur faisant comprendre que le seul fruit capable d'apaiser complètement la faim de l'homme est celui qu'il produit lui-même par son travail.

Dieu parle à Caïn, à Noé, à Abraham, à Loth, à Sara, à Agar. Jacob lutte contre un ange. Joseph interprète les

songes en se servant d'une coupe, comme font encore certains voyants de nos jours. Moïse lutte de prodiges avec les magiciens du pharaon. Il reçoit d'en haut la loi gravée sur des tables de pierre, et, au moment de mourir, il transmet sa faculté à Josué, par l'imposition des mains, comme feront plus tard les apôtres, et comme font encore de nos jours certains médiums. — « Pour ce qui est de Josué, fils de Nun (dit le *Deutéronome*, chapitre XXXIV, v. 9) il fut rempli de l'esprit de sagesse, parce que Moïse lui avait imposé les mains. »

Plus tard, et après beaucoup d'autres merveilles, c'est la pythonisse d'Endor qui, sur la demande de Saül, évoque et fait apparaître l'Esprit de Samuel. — C'est une intervention incessante du monde invisible dans le monde visible, un dialogue presque ininterrompu entre l'homme d'un côté, Dieu ou les bons Esprits; Satan ou les mauvais, de l'autre.

Enfin nous arrivons au Christ. L'ère nouvelle s'ouvre. Le Nouveau Testament succède à l'Ancien. — Que vois-je sur le seuil? — L'Ange qui annonce à Marie qu'elle enfantera le Sauveur. Et la vie du Christ n'est qu'un tissu de prodiges. — Il meurt. Ses faibles disciples, épouvantés par son supplice, sentent leur foi prête à s'évanouir. Mais il leur apparaît de nouveau, comme il le leur avait promis : Thomas peut le toucher, mettre le doigt dans les plaies de ses mains, de ses pieds, de son côté. — Ce dernier miracle entraîne enfin ces hommes que n'avait pu convaincre le plus grand de tous : la sublimité de sa morale et la sainteté de sa vie; et le monde est sauvé!

Les Actes des apôtres, les Épîtres ne sont pas moins

féconds en faits de ce genre. — Il y a, au point de vue de la production du phénomène, entre cette époque et la nôtre, une analogie frappante. Il me suffira pour en convaincre le lecteur, de citer textuellement les versets suivants du chapitre XII de la 1^{re} Épître de Saint Paul aux Corinthiens. L'apôtre y décrit les divers genres de médiumnité, comme pourrait le faire un spirite de nos jours.

« 8. L'un, dit-il, reçoit du Saint-Esprit le don de parler dans une haute sagesse; un autre reçoit du même Esprit le don de parler avec science;

« 9. Un autre reçoit le don de la foi par le même Esprit; un autre reçoit du même Esprit la grâce de guérir les maladies;

« 10. Un autre le don de faire des miracles; un autre le don de prophétie; un autre le don du discernement des Esprits; un autre le don de parler diverses langues; un autre le don de l'interprétation des langues. »

Et le mouvement ne s'arrête pas à l'époque apostolique: il se continue jusqu'à nos jours. L'histoire de l'Église, les vies des saints ne sont-elles pas pleines de faits merveilleux?

Mais, comme je l'ai dit, notre histoire religieuse n'est pas la seule à nous fournir de tels exemples. Ils abondent dans l'histoire religieuse des autres peuples, ainsi que dans l'histoire profane.

En Chine, dans l'Inde, dès l'antiquité la plus reculée, comme à l'époque actuelle, on évoque les morts, en employant à peu près les mêmes procédés. Apollonius, dans la demeure des Sages, des Brahmanes, voit des statues

et des trépieds d'airain se mettre d'eux-mêmes en mouvement et servir à table. Iarchas et les siens se soutiennent en l'air, comme Home et d'autres médiums de nos jours. Dans tous les temples anciens, au rapport d'Hérodote, de Plutarque et des historiens les plus graves, on se sert du sommeil magnétique pour le traitement des maladies. L'histoire de la Grèce et de Rome nous montre les dieux et les demi-dieux intervenant dans les affaires humaines au moins aussi fréquemment que Jéhovah et ses anges dans l'histoire juive. Les pythonisses, les sybilles, les augures, les devins, les médiums, en un mot, sont des personnages revêtus d'un caractère sacré, qui remplissent des fonctions publiques, et on n'entreprend rien d'important sans les consulter. Les rois grecs qui vont assiéger Troie ont Calchas; et c'est la réponse de ce devin qui cause la mort de la malheureuse Iphigénie. L'oracle a parlé: Agamemnon, le roi des rois, se voit forcé de sacrifier sa fille!

Crésus, roi de Lydie, un sceptique, veut, au rapport d'Hérodote, mettre à l'épreuve la lucidité des oracles de son temps; mais la réponse de celui de Delphes lui prouve bientôt que, malgré toutes les précautions prises, il n'a pu lui cacher ses actes.

Les songes prophétiques d'Alexandre sont rapportés par plusieurs historiens. Le plus célèbre est celui que fit ce guerrier au moment où il partait pour la conquête de l'Orient. Il vit un homme revêtu d'ornements pontificaux, qui lui annonça la réussite de ses desseins. Plus tard, quand il marchait vers Jérusalem, un homme vint à sa rencontre. C'était le pontife de son rêve, le grand-prêtre

Jaddus qui avait, pendant son sommeil, reçu l'ordre de Dieu d'aller au-devant du conquérant. Alexandre, frappé, épargna la ville.

Ces sortes de songes se rencontrent à toutes les époques de l'histoire. Les présages y abondent aussi. — César méprise les terreurs de sa femme et les avertissements de Spurina. « Les ides de mars sont venues, » dit-il, en ricanant, à ce dernier. — « Elles ne sont pas passées, » répond l'autre tristement. Et, avant la fin du jour, le fier conquérant tombe, en plein sénat, sous les poignards des conjurés.

Caton le Censeur, s'occupait de magie. La formule dont il se servait pour guérir les luxations nous a été conservée dans ses ouvrages. C'est, assure-t-on, la même que prononcent les *toucheurs* dans certaines parties de la France. — Le même spectre apparaît deux fois à Brutus et lui parle. — Cicéron a composé un traité de la divination, où il rapporte les faits les plus extraordinaires, qu'on ne peut expliquer que par le Spiritisme. — « Ainsi, dit le M^{is} de Roys (dans un opuscule que j'aurai occasion de citer), l'école philosophique d'Alexandrie, si célèbre et si accréditée de nos jours, voyait ses chefs les plus illustres, Porphyre, Celse, Jamblique, Proclus et leur digne élève Julien l'Apostat, renouveler tout ce qui se passait autrefois dans les sanctuaires égyptiens, faire paraître des fantômes, parler les âmes des morts, mettre en mouvement, sans y toucher, les objets les plus lourds; plonger dans l'extase (le sommeil magnétique) des personnes éloignées, étrangères, à de grandes distances, par le simple contact de choses préparées (magnétisées) par

leur art ; enfin tout ce qu'on voit faire aujourd'hui par tous les médiums en renom, tels que Home, Squire, etc..., et les grands magnétiseurs tels que Regazzoni. »

Je touche au Moyen-âge. Si l'on a adressé des reproches à cette époque, ce n'est certes pas celui, on en conviendra, de manquer de merveilleux. Il abonde dans toutes les pages de son histoire. Mais n'allez pas croire qu'on ne le rencontre que chez les historiens qui peuvent être taxés de faiblesse d'esprit. Bien loin de là ! — Un seul exemple me suffira pour prouver le contraire. Boccace n'a jamais été, que je sache, regardé comme un esprit faible. Voici, en abrégé, un fait qu'il rapporte dans sa vie de Dante, dont il était, quoique plus jeune, le contemporain.

Dante mort, ses fils et ses disciples cherchèrent en vain, pendant plusieurs mois, dans ses papiers, les treize derniers chants de la Divine Comédie. Voyant que toutes leurs recherches étaient vaines, Jacques et Pierre, ses deux fils, tous les deux poètes, formèrent le dessein d'achever l'œuvre paternelle. Mais Jacques, le plus fervent des deux, se désista bientôt de sa présomptueuse entreprise ; et voici pourquoi. Une nuit son père Dante lui apparut en songe, et lui montra que ce qu'ils avaient tant et si inutilement cherché se trouvait, caché par une natte clouée au mur, dans la chambre où il était mort et qu'il avait habitée dans les derniers temps de sa vie. Jacques se lève aussitôt, va trouver Piero Giardino, disciple de son père, et ils se rendent ensemble au lieu indiqué. On soulève la natte qui cachait, en effet, une espèce de cavité, où l'on trouve ce que l'Esprit de Dante

avait annoncé. C'est ainsi que la Divine Comédie a pu nous parvenir complète.

Le merveilleux se retrouve encore à toutes les pages de l'histoire moderne. Il faut reconnaître cependant qu'il y occupe une place un peu moins grande : — la part de la fraude et de l'aveugle crédulité diminue nécessairement à mesure que les hommes s'éclairent.

Le marquis Chrétien Juvénal des Ursins, lieutenant-général de Paris, rapporte, comme l'ayant entendu, le tapage épouvantable de voix tumultueuses et de gémissements « *mêlés de hurlements de rage et de fureur* » qui éclata tout-à-coup dans l'air, autour du Louvre, le 31 août 1572, huit jours après le massacre de la Saint-Barthélemy. Le roi Charles IX, qui venait de se coucher, l'entendit, en fut atterré et ne dormit pas de toute la nuit. — Ce prodige a été attesté par Henri IV lui-même ! D'Aubigné dit le lui avoir entendu raconter plusieurs fois.

Parlerai-je d'Urbain Grandier et des religieuses de Loudun ? — Ces faits sont célèbres. On les a niés. Mais les pièces du procès existent ; et le père Surin, qui passe pour avoir été un homme éclairé et de bonne foi, — sa manière de combattre la possession de la mère Jeanne des Anges prouve la supériorité de sa raison — nous a surtout laissé l'histoire détaillée des terribles assauts auxquels il avait été en butte de la part des Esprits méchants, et dont, pour un homme de son temps, il ne s'était pas très mal rendu compte.

Je ne ferai que mentionner les prophètes cévénols. Il semble en lisant leur histoire que l'enthousiasme relâche

les liens qui attachent l'âme au corps, et qu'elle peut ainsi communiquer plus facilement avec le monde invisible.

Nous sommes sous le règne de Louis XIV. Son historien Saint-Simon, qui n'était pas, lui, un homme d'enthousiasme, rapporte comme vrais, mais sans chercher à les expliquer, plusieurs faits merveilleux. — Le plus connu est celui du maréchal-ferrant de Salons. — On sait que cet homme eut plusieurs fois la vision de la défunte reine, qui lui ordonna chaque fois, et à la fin avec menaces, d'aller trouver le roi, pour lui révéler certaines choses que lui seul devait entendre. Ce pauvre homme se décida enfin, et, du fond de la Provence, se rendit à Versailles.

— « Quelques jours après », dit Saint-Simon, rapportant les entrevues du maréchal avec le roi, « il le vit encore de même et à chaque fois il resta plus d'une heure avec lui et prit garde que personne ne fût à portée d'eux. Le lendemain de la première fois qu'il l'eut entretenu, comme il descendait par ce même petit escalier pour aller à la chasse, M. de Duras, qui avait le bâton, et qui était sur le pied d'une considération et d'une liberté à dire au roi tout ce qu'il lui plaisait, se mit à parler de ce maréchal avec mépris, et à dire de mauvais proverbes, que c'était un fou ou que le roi n'était pas noble ; à ce mot, le roi s'arrêta, et se tournant vers le maréchal de Duras, ce qu'il ne faisait jamais en marchant : — « Si cela est, lui dit-il, je ne suis pas noble ; car je l'ai entretenu longtemps ; il m'a parlé de fort bon sens ; et je vous assure qu'il est loin d'être fou. » *Ces derniers mots furent pro-*

noncés avec une gravité imposante qui surprit fort l'assistance. »

« Après le second entretien, le roi convint que cet homme lui avait dit une chose qui lui était arrivée il y avait plus de vingt ans, et que lui seul savait, parce qu'il ne l'avait jamais dit à qui que ce soit; et il ajouta que c'était un fantôme qu'il avait vu dans la forêt de Saint-Germain, et dont il était sûr de n'avoir jamais parlé. »

Nous voici arrivés au dix-huitième siècle, au siècle de la philosophie, de Voltaire, de J.-Jacques, de Diderot, d'Helvétius, de d'Holbach, du grand Frédéric! — Le merveilleux n'osera sans doute pas se montrer! — Il se montre pourtant! — N'est-ce pas aussi le siècle de Swedenborg, du comte de Saint-Germain, de Cagliostro, de Mesmer, de Cazotte, des Convulsionnaires? — Et ce n'est pas tout! Voici ce que dit dans son traité *Des Rapports du physique et du moral de l'homme*, cet évangile du matérialisme, le médecin Cabanis: — « J'ai connu un homme très sage et très éclairé, l'illustre B. Franklin, qui croyait avoir été plusieurs fois instruit en songe de l'issue des affaires qui l'occupaient dans le moment. Sa tête forte, et d'ailleurs entièrement libre de préjugés, n'avait pu se garantir de toute idée superstitieuse par rapport à ces avertissements intérieurs. Il ne faisait pas attention que sa profonde prudence et sa rare sagacité dirigeaient encore l'action de son cerveau pendant le sommeil, comme on peut l'observer souvent, même pendant le délire, chez les hommes d'un moral exercé. » — Tout cela n'est-il pas un véritable tissu de contradictions, et la logique du matérialiste Cabanis ne doit-elle pas paraître

bien étrange? — Mais admettons l'intervention d'Esprits étrangers, comme l'admettait le sage Franklin, ou bien l'existence de l'âme indépendante des organes et plus libre pendant le sommeil, et tout s'explique aisément.

La Révolution approche. Environ dix ans avant qu'elle éclate, une jeune créole de la Martinique se dispose à partir pour la France. Une vieille négresse lui prédit qu'elle se mariera bientôt, deviendra veuve, et, peu de temps après, reine de France. Quelques années s'écoulent, et la jeune veuve de Beauharnais est devenue l'impératrice Joséphine.

De semblables prédictions furent alors faites à d'autres personnages, à Bernadotte, par exemple, qui y croyait fermement.

Le père du premier Napoléon, dans les lucidités de l'agonie, entrevit la grandeur future de son fils, que rien ne pouvait encore faire présager, car il sortait à peine de l'école militaire.

L'Empire eut Mademoiselle Lenormant. Les premiers personnages de ce temps, l'Empereur lui-même, l'ont consultée. Ce dernier avait de commun, assure-t-on, avec la plupart des grands conquérants, ses prédécesseurs, qu'il croyait au merveilleux. — Était-ce aussi un esprit faible. ?

Sous la Restauration, Thomas Ignace Martin, pauvre laboureur de la Beauce, remplit auprès de Louis XVIII un rôle tout-à-fait analogue à celui que le maréchal-fermant de Salons avait rempli auprès de Louis XIV. — A la même époque, le prince de Hoenlohe était célèbre comme médium guérisseur,

Au début du règne de Louis-Philippe, Mademoiselle Pigeaire, fille d'un médecin de Montpellier, peut lire sans le secours des yeux. M. Pigeaire et plusieurs de ses confrères, entre autres le professeur Lordat, une des gloires médicales de France et l'un des premiers physiologistes d'Europe, avaient constaté sa faculté. Il est vrai que M^{lle} Pigeaire échoue devant les académiciens de Paris. Mais pourquoi? — Parce qu'on lui impose précisément les conditions que M. Lordat, dans son rapport, avait déclarées inadmissibles, et que le père, craignant pour la santé de sa fille, refuse de s'y soumettre. — Les académiciens triomphent; mais les gens sérieux, et parmi eux beaucoup de savants, n'en croient pas moins à la faculté de Mademoiselle Pigeaire, parce qu'autrement il faudrait déclarer incapables et M. Lordat et les médecins qui, comme lui, l'ont constatée.

Quelques années plus tard, en janvier 1846, une faculté d'un autre genre, mais non moins extraordinaire, se développe tout-à-coup chez Angélique Cottin, petite paysanne normande, d'environ treize à quatorze ans. Sa seule présence suffit pour que tous les meubles d'un appartement se mettent d'eux-mêmes en mouvement. Les uns s'élancent vers elle, d'autres fuient dans un sens opposé. Une foule de personnes peuvent voir ces faits, et parmi elles des gens très éclairés, un savant, M. de Farémont, qui s'exprime ainsi, dans une lettre adressée, le 1^{er} novembre 1846, à M. de Mirville : — « Les phénomènes n'ont pas cessé..... J'ai vu, je vois et je verrai toujours quand je le voudrai, les choses les plus curieuses et les plus inexplicables, car voilà, Messieurs, la

pierre d'achoppement, c'est que tous vos savants n'y comprennent rien, pas plus que moi. *Ils auraient dû voir et étudier.* Nous qui avons vu, nous croyons parce que tous les faits qui se passent sous nos yeux *sont palpables et ne peuvent être réfutés en rien*; les gens qui se croyaient instruits baissent l'oreille et se taisent; les masses disent que l'enfant est ensorcelée et non pas sorcière, car elle est trop simple pour qu'elles lui accordent cette dénomination; quant à moi j'ai vu tant d'effets divers produits chez elle par l'électricité, j'ai si bien vu dans certaines circonstances les bons conducteurs opérer, et dans d'autres ne rien produire, que si l'on suivait les lois générales de l'électricité, il y aurait constamment le pour et le contre; aussi suis-je bien convaincu qu'il y a chez cette enfant une autre puissance que l'électricité. »

L'illustre Arago et MM. Mathieu et Laugier, ses collègues, étudièrent attentivement ces faits et en reconnurent la réalité. Arago en fit un rapport détaillé à l'Académie des sciences, sur laquelle il ne fit pas plus d'impression que s'il eût été le dernier des ignorants. Une commission fut nommée, et rien ne se produisit devant elle. On en conclut à la non existence de la faculté, tandis que, en bonne logique, on aurait dû conclure à son intermittence. A moins pourtant qu'on ne veuille que des savants et un Arago, *homme unique dans la science!* d'après l'auteur du *Cosmos*, ne soient point capables de bien voir et de bien apprécier des faits, s'ils ne font point partie d'une commission officielle, comme ce ridicule personnage de comédie qui ne pouvait bien entendre ce qu'on lui disait s'il n'était revêtu de sa robe de chambre!

Nous sommes enfin arrivés à l'époque où le phénomène prend le nom sous lequel il est connu aujourd'hui. Cette époque, nous le savons, commence pour l'Amérique vers 1848, pour la France et l'Europe vers 1852.

Ici, les témoignages sont si nombreux que le seul embarras que l'on puisse éprouver est celui du choix. Il faut pourtant se décider. Nous irons de préférence les prendre chez les adversaires du Spiritisme, ou chez ceux qui, sans le combattre, n'acceptent point la qualification de spirites.

M. le marquis de Roys, ancien élève de l'école polytechnique, dans une brochure que j'ai déjà citée et qui a pour titre *La Vérité sur le Spiritisme*, dit, page 17 : « Un des faits les plus extraordinaires de cette nature qui aient été cités, est celui qui a apporté la conviction la plus profonde au grand juge Edmonds, des Etats-Unis. Jusque-là il s'était montré très incrédule à tous les faits de ce genre. Il avait perdu depuis quelque temps un fils de 48 ans, de la plus grande espérance, et son chagrin était extrême. On lui dit d'intimer, *mentalement*, un ordre au médium dont la main, poussée par le crayon, écrivit rapidement pendant un temps assez long. On lui passe le papier. Il pousse un cri en reconnaissant non-seulement l'écriture de son fils, mais des abréviations qui lui étaient familières et même une faute d'orthographe qu'il faisait presque toujours. » Et plus loin, page 30 : « Parmi les médiums qui, soit par leur organisation, soit plutôt en s'adonnant avec ardeur à ces pratiques, parviennent à une haute puissance, on en cite qui deviennent somnambules volontaires, sans avoir besoin d'être endormis.

L'exemple le plus remarquable, à notre connaissance, est celui de Laura Edmonds, cité par M. des Mousseaux. Elle est parvenue à voir sans extase apparente, des objets ou des événements à une très grande distance, à parler avec une extrême pureté toutes les langues qu'elle ignore. Ces faits sont attestés par son père, le grand juge Edmonds, dont nous avons déjà parlé, et par quelques autres personnages très éminents des États-Unis. »

Mais ce n'est pas seulement en Amérique que les hommes les plus dignes de foi, les personnages les plus élevés croient au phénomène et s'en occupent. Dans toute l'Europe il en est ainsi : des journaux et des livres spiritistes se publient dans ses diverses contrées.

Plusieurs journaux ont dit et répété que la reine d'Angleterre est médium et communique journellement avec l'Esprit de son mari. On n'a jamais donné de démenti à ces journaux : le fait est donc vrai.

La Gazette du Clergé, recueil hebdomadaire qui s'imprime à Paris, a porté, il n'y a pas plus de trois à quatre ans, un article signé Th. Paulier, d'où il résulte que le pape Pie IX a été, au moins une fois dans sa vie, médium voyant. Les rédacteurs d'une semblable feuille se seraient-ils permis d'avancer un tel fait s'il n'eût été authentique? — De plus, le Saint-Père a guéri par ses prières la princesse Sophie Odescalchi, que la faculté de médecine avait abandonnée. — Cette guérison eut lieu en 1865 et fut instantanée, comme les cures du zouave Jacob dont je m'occuperai plus loin.

En France, nous connaissons déjà l'opinion de Victor Hugo, de Vacquerie, de M^{me} de Girardin, d'A. Karr, du

père Lacordaire, de M. Guizot. Les dessins médianimiques de Sardou, l'auteur dramatique en renom, ont été publiés par des journaux illustrés. Plusieurs des grands journaux, d'abord très hostiles, se sont vus forcés, devant le nombre et l'évidence des faits, de modifier leur polémique. Le *Charivari* lui-même, dans son n° du 18 février 1866, porte un article signé Louis Leroy, où le signataire rend compte d'une séance à laquelle il a assisté chez M^{me} de la R....., en compagnie de M. et de M^{me} Victor Borie, d'Edouard Plouvier et du docteur Feytaud. Le médium est un jeune ouvrier qu'on ne peut, dit M. Leroy, accuser de charlatanisme, puisque non-seulement il refuse toute espèce de salaire, mais ne veut pas même qu'on le nomme. M. Leroy termine ainsi son article : (c'est un dialogue supposé avec son lecteur) — « Vous ne craignez donc pas qu'on vous traite de dupe ? » (C'est le lecteur qui parle) — « Nullement, et je me permets même de trouver très sots les gens qui, après s'être étonnés bien fort, après avoir poussé toutes les exclamations imaginables, une fois rentrés chez eux, traitent de balivernes ce qui les a si prodigieusement surpris une heure auparavant. *L'homme qui a vu et qui nie est un degré au-dessous de celui qui croit sans examen, et ni l'un ni l'autre de ces deux cas n'est mon fait.* »

Albéric Second, dans *Le Grand Journal* du 4 juin 1863, rapporte deux faits dont l'authenticité ne me paraît pas pouvoir être mise en doute. — Le premier est celui « d'une manière de paysanne, récemment descendue des montagnes du Jura, » et qui, dans l'état somnambulique, a la propriété de lire dans l'avenir. — Dans le second, il s'a-

git « d'un ne nos professeurs de piano les plus estimés et les plus honorés, arrière-petit-fils du grand Sébastien Bach, dont il porte dignement le nom illustre. »

Le 4 mai 1865, le fils de M. Bach lui apporte une épinette admirablement sculptée. Le père ne se possède pas de joie d'être le propriétaire d'un si précieux instrument. La nuit il a un singulier rêve : un homme lui apparaît, vêtu comme on l'était du temps de Henri III. Il a été, dit-il, le musicien et le favori de ce roi. L'épinette lui appartenait. Elle lui servit souvent à distraire son maître. Il parle d'un air avec paroles que Henri III composa, étant très jeune, « qu'il se plaisait à chanter et que je lui jouai bien des fois. »

« Alors l'homme du rêve s'approcha de l'épinette, fit quelques accords et chanta l'air avec tant d'expression, que M. Bach se réveilla tout en larmes. Il alluma une bougie, regarda l'heure, constata qu'il était deux heures après minuit, et ne tarda pas à s'endormir de nouveau.

« C'est ici que l'extraordinaire commence.

« Le lendemain matin, à son réveil, M. Bach ne fut pas médiocrement surpris de trouver sur son lit une page de musique couverte d'une écriture très fine et de notes microscopiques. C'est à peine si, avec l'aide de son binocle, M. Bach, qui est très myope, parvint à se reconnaître au milieu de ce griffonage.

« L'instant d'après, le petit-fils de Sébastien s'asseyait à son piano et déchiffrait le morceau. La romance, les paroles et la sarabande étaient exactement conformes à celles que l'homme du rêve lui avait fait entendre pendant son sommeil.

« Or, M. Bach n'est pas somnambule ; or, il n'a jamais écrit un seul vers de sa vie, et les règles de la prosodie lui sont complètement étrangères. »

Suit la romance et un extrait du journal de l'*Estoile*, d'où il semble résulter qu'elle fut composée en l'honneur de Marie de Clèves, et que l'homme du rêve n'était autre que Baltazarini, musicien italien, favori de Henri III.

« Est-ce l'Esprit de Baltazarini qui a écrit la romance et la sarabande ? (dit Albéric Second en terminant) —
« Mystère que nous n'osons pas approfondir. »

Les journaux de Paris et des départements ont cité beaucoup d'autres faits qu'il serait trop long d'énumérer ici. D'ailleurs peu de gens les ignorent.

Mais je ne puis me dispenser de dire un mot des cures merveilleuses opérées par le zouave Jacob, qui, tout récemment encore, ont tant ému l'opinion publique. On sait que ce simple musicien des zouaves de la Garde n'emploie aucun remède pour guérir des maladies réputées incurables : une seule parole de sa bouche, un seul regard de ses yeux suffisent ordinairement.

Ces faits, malgré quelques dénégateurs obstinés et aveugles, demeurent incontestables.

Une foule aussi considérable ne serait pas allée le trouver s'il n'avait guéri personne ; et j'aime mieux m'en rapporter au témoignage public d'hommes honorables qui ont été guéris par lui, qu'aux affirmations contraires et de parti pris de gens qui n'ont rien vu.

Mais, dit-on, il ne guérit pas tout le monde. — D'accord. — Mais la seule conséquence raisonnable à en tirer c'est que sa faculté est limitée et ne s'exerce pas toutes

les fois qu'il le voudrait ; qu'elle ne dépend pas de lui ; et c'est, du reste, ce qu'il dit lui-même. Et cela arrive tous les jours à d'autres, et est arrivé en tout temps et à de plus grands que lui : au Christ, par exemple. — « 58. Et il ne fit pas là beaucoup de miracles, à cause de leur *incrédulité* » (St Mathieu, ch. XIII.) — « 5. Et il ne put faire là aucun miracle, sinon qu'il y guérit *un petit nombre* de malades, en leur imposant les mains ;

« 6. De sorte qu'il admirait leur *incrédulité*. » (Saint Marc, chap. VI.)

Pourquoi l'incrédulité, les dispositions malveillantes des assistants sont-elles généralement un obstacle à l'exercice des facultés médianiques? — C'est sans doute une question de fluides, que les physiologistes, les médecins devraient étudier. Mais il y a aussi souvent une cause plus élevée : l'intervention d'une volonté supérieure devant laquelle tout homme sensé s'incline, respectueux et résigné.

Outre les médiums guérisseurs, il y a ceux qui servent d'instrument aux Esprits pour donner des consultations.

Voici ce que m'écrivait, le 20 mai 1863, un médecin des plus honorables, un vieillard vénéré pour son inépuisable charité, M. le docteur Demeure, d'Albi, qui, malheureusement pour les pauvres de cette ville, n'est plus de ce monde : — M^{me} R..... vous a un peu induit en erreur sur la question de médium guérisseur. Nous n'avons pas de médium guérisseur, mais bien un Esprit médecin qui a la bonté de venir à notre appel et qui est homœopathe parce que je suis homœopathe, peut-être. Cet Esprit n'a rendu de vrais services, soit pour moi,

soit pour d'autres malades. *Vous concevez que je n'en abuse pas et que je ne le consulte que pour des cas rebelles à la médecine.* »

Le médium qui servait d'instrument à cet Esprit était la femme d'un haut employé.

Je reviens à la brochure du M^{is} de Roys. J'y lis, p. 67 : « Un fait bien remarquable, c'est qu'au milieu de tant de révélations trompeuses, ils n'aient pas donné de renseignements positifs sur les sciences naturelles. Dans une seule circonstance, dans les réunions qui avaient lieu au musée d'artillerie, en 1864, M. le baron B..., ancien conseiller d'État, demanda s'il pouvait lui éclaircir la théorie assez confuse encore de la *lumière polarisée* : « Certainement, répondit la table, mais l'homme devant y parvenir par ses propres recherches, nous n'avons rien à lui dire à ce sujet. »

Ces paroles peuvent-elles raisonnablement être attribuées à un mauvais Esprit ? — Et pourtant, comme je le dirai plus loin, M. le M^{is} de Roys est un de ceux qui soutiennent que le Démon seul se communique.

Il n'est pas rare, du reste, d'obtenir des réponses analogues. J'en trouve un exemple dans le récit que Vacquerie nous a fait du séjour de Madame de Girardin chez Victor Hugo, à Jersey, et dont j'ai déjà fait mention.

« Est-ce toujours le même Esprit qui est là ? demanda M^{me} de Girardin. La table frappa deux coups, ce qui, dans le langage convenu, signifiait non. — Qui es-tu, toi ? La table répondit le nom d'une morte, vivante dans tous ceux qui étaient là.

« Ici, la défiance renonçait : personne n'aurait eu le

cœur ni le front de se faire devant nous un tréteau de cette tombe. Une mystification était déjà bien difficile à admettre, mais une infamie ! Le soupçon se serait méprisé lui-même. Le frère questionna la sœur qui sortait de la mort pour consoler l'exil ; la mère pleurait ; je sentais distinctement la présence de celle qu'avait arrachée le dur coup de vent. Où était-elle ? Nous aimait-elle toujours ? Était-elle heureuse ? Elle répondait à toutes les questions, ou répondait qu'*il lui était interdit de répondre*. La nuit s'écoulait, et nous restions là, l'âme clouée sur l'invisible apparition. Enfin, elle nous dit : adieu ! et la table ne bougea plus. »

Quand à toutes les autorités que j'ai déjà citées, j'aurai ajouté celles de l'abbé Bautain, docteur en droit, en médecine, en lettres et en théologie ; de M. Thury, le savant professeur d'histoire naturelle, à Genève ; de M. de Saulcy, membre de l'institut ; de M. Jobard, de Bruxelles ; de Camille Flammarion, le jeune et savant astronome ; d'André Pezzani, avocat à la cour impériale de Lyon, lauréat de l'institut ; de M. le comte Agénor de Gasparin, qui tous se sont occupés du phénomène avec toutes les précautions que la prudence inspire à de tels hommes, et en ont constaté, à des degrés divers, la réalité, il me semble que j'aurai suffisamment prouvé que le phénomène est, en effet, réel. — D'ailleurs, chose digne d'être remarquée ! c'est surtout parmi les classes éclairées qu'on compte le plus grand nombre de croyants.

Mais n'y a-t-il pas quelque chose de bien surprenant dans le fait lui-même de cette explosion inattendue et universelle, en plein XIX^e siècle, un siècle après Vol-

taire et les encyclopédistes, de ces faits appelés merveilleux, surnaturels, qu'on croyait ne pouvoir se produire qu'au sein de populations ignorantes, de civilisations encore au début? — Pourquoi sur tous les points de la terre à la fois, comme si c'était le résultat d'un mot d'ordre, une foule d'hommes de toutes les conditions, depuis le berger jusqu'au roi, depuis le penseur le plus indépendant jusqu'au chef suprême de la religion catholique, les affirment-ils ou en sont-ils les auteurs, quelquefois inconscients? — Pourquoi du fond de l'Amérique, comme de l'extrémité de l'Asie, des médiums obéissant aux Esprits écrivent-ils à Paris, à celui qu'ils appellent le *maître*, à un homme qui, hier encore, était confondu dans la foule, et qui tout-à-coup se trouve en possession d'une des plus grandes renommées de nos jours? — N'y a-t-il pas là, je le répète, quelque chose qui étonne et qui force à réfléchir?

Mais, quand même la valeur de ce que j'ai avancé, en glanant presque au hasard dans mes souvenirs historiques et les faits contemporains, serait aussi faible qu'elle est irrésistible, je ne considérerais pas ma cause comme perdue. J'ai gardé pour la fin le plus fort de mes arguments, celui qui, seul, à mon avis, aurait suffi pour me donner la victoire. Je n'ai pas parlé de Socrate; j'ai à peine dit un mot du Christ et de ses apôtres; je me suis tû sur Mahomet et Jeanne Darc. Ici, le phénomène est si éclatant, l'évidence est telle, qu'à moins que l'on ne soit de ceux dont parle l'Écriture, qui ont des yeux pour ne point voir et des oreilles pour ne point entendre, on ne peut s'empêcher d'être convaincu.

Socrate, on le sait, est le père de la philosophie. On a dit de lui qu'il la fit descendre du ciel sur la terre, pour montrer qu'il la dégagait des nuages du rêve et l'établissait sur le terrain solide de la raison. Ce qui le distingue entre tous les philosophes, c'est son exquis bon sens, sa mesure, sa profonde sagesse. Platon, son plus illustre disciple, est bien loin de l'égaliser. Il a mis des ailes à Socrate, dit quelque part Lamartine. — Oui, mais ce sont les ailes d'Icare! — Mais Socrate a eu un grand malheur aux yeux de certaines personnes : — il a été médium! — Il conversait avec un Esprit, un démon, un dieu! — Il assurait que dans plusieurs circonstances cet être invisible lui avait dévoilé l'avenir, et il en donnait des preuves. — Socrate était halluciné! Socrate était fou!..... C'est la conclusion d'un livre que M. le docteur Lélut a consacré au démon de Socrate.

— « Ces mystères (dit Henri Berthaud dans le journal *La Patrie*, 25 juin 1859) appartiennent-ils à la folie? M. Briere de Boismont semble les attribuer à un ordre de choses plus élevé, et je suis de son avis. N'en déplaît à mon ami, le docteur Lélut, j'aime mieux croire au génie familier de Socrate et aux voix de Jeanne Darc, qu'à la démente du philosophe et de la vierge de Domrémy. *Il y a des phénomènes qui dépassent l'intelligence, qui déconcertent les idées reçues, mais devant l'évidence desquels il faut que la logique humaine s'incline humblement. Rien n'est brutal et surtout irrécusable comme un fait.* Telle est notre opinion et surtout celle de M. Guizot. »

Quant à moi, s'il me fallait absolument choisir, j'avoue

que j'aimerais mieux croire à la folie de M. Lélut qu'à celle de Socrate.

Quelques siècles plus tard, le Christ apparaît. Ce fils d'un pauvre charpentier de village ose contredire les docteurs les plus renommés de son temps. En face des princes des prêtres, il ne craint pas de proclamer la puérité des pratiques dont ils ont surchargé la religion. Elle est pour lui renfermée tout entière dans l'amour de Dieu et l'amour du prochain. — Voilà, dit-il, la loi et les prophètes. — S'il consent à observer quelques-unes de ses cérémonies, c'est, visiblement, de sa part, une concession faite à la faiblesse de ceux qui l'entourent; et en cela éclate sa prudence. M. Renan frappé de tant de grandeur ne lui trouve point d'égal dans toute l'histoire; et il est sur ce point d'accord avec Voltaire qui *prend pour son seul maître*. (Voy. *Dictionnaire philosophique, article Religion*.) Mais, première et étrange inconséquence! Ce plus grand des hommes n'est qu'un vulgaire prestidigitateur, qu'un grossier faiseur de tours de passe-passe! — Il fait son premier miracle pour égayer un repas de noces! — Seconde et double inconséquence! le grand-homme, le trompeur n'est plus qu'une dupe! — Il ne fait pas de miracles; il croit en faire! — Tout se passe dans son imagination! — Il ne sait pas distinguer les produits de son cerveau malade, de la réalité! — Cependant il fondera la *vraie* religion et changera la face du monde!

Saint Paul est le plus grand de ceux qui viennent après lui. M. Renan le reconnaît. Ce terrible ennemi des chré-

tiens marche contre eux vers Damas. Mais Dieu l'attend sur la route. Une vision a lieu tout-à-coup : Saül tombe ébloui et se relève Paul. Jésus lui est apparu. Il lui a confié le soin de continuer son œuvre. L'idée chrétienne ne périra pas : celui qui en était le plus mortel ennemi en est devenu le plus éloquent et le plus courageux défenseur.

M. Renan n'éprouve aucun embarras pour expliquer ces faits. Saint Paul a été la dupe d'une hallucination produite par une ophtalmie, maladie endémique dans ces contrées. M. Renan l'a éprouvé lui-même ; mais il ne s'y est pas laissé prendre ! — Et c'est un grand malheur ; — car l'humanité aurait eu un autre Saint Paul !

J'ai connu des gens qui ont eu des ophtalmies ; j'en ai même connu qui ont eu des hallucinations. Ce n'étaient que des hommes très ordinaires, et pourtant ils avaient parfaitement conscience de leur état. Ceux qui prennent pour des réalités les fantômes de leur imagination ou de leurs sens malades sont ordinairement envoyés dans des asiles d'aliénés, mais aucun d'eux, que je sache, n'a jamais puissamment influé sur les destinées du monde.

Le temps marche. Au fond de l'Arabie, dans un pays sauvage, au milieu de populations abruties, sans lien entre elles, toujours en guerre, idolâtres, pratiquant encore les sacrifices humains, que les missionnaires juifs ou chrétiens n'ont pu entamer, vit un conducteur de chameaux. Jusqu'à quarante ans, il ne s'est fait distinguer des autres hommes que par sa parfaite probité et son horreur pour le mensonge. Il attend, comme quelques-uns de ses compatriotes, les hânifes, un prophète

qui vienne sauver ce peuple. Tout-à-coup, l'ange Gabriel lui apparaît en rêve et lui dit : — Tu es le prophète attendu. — Il se réveille et s'écrie, en portant la main sur son cœur : J'ai un livre là. — Il avait vu le Koran dans une illumination rapide. Mais bientôt des phénomènes étranges se passent en lui : il se croit possédé du démon et veut se tuer. Sa femme et son oncle, un hanife, font tous leurs efforts pour le détourner de ce fatal dessein et lui persuader qu'il est réellement le prophète ; mais tous leurs discours ne peuvent le convaincre : il veut une autre vision. Enfin, après de longues souffrances et une lutte terrible, elle a lieu ; et cette fois en pleine veille. L'épreuve a cessé, et, pour lui comme pour Jésus, après la tentation la mission commence. Le conducteur de chameaux est devenu soudain un grand administrateur, un grand général, un grand législateur, un grand poète ! La nation musulmane est créée, et peu s'en faut qu'elle ne devienne en peu de temps la maîtresse du monde entier. Mahomet règne encore sur plus de cent millions d'hommes. Et c'est encore un autre fou !

Arrivons à Jeanne Darc. La France est tombée au plus bas degré de l'avilissement : l'Anglais parcourt en maître ses campagnes que n'osent lui disputer nos soldats enfermés dans Orléans ; Charles VII n'est plus appelé, par dérision, que le roi de Bourges ; nos plus braves capitaines désespèrent : c'en est fait du pays. Mais le peuple espère encore !.... il attend une vierge qui doit sauver la France ; absolument comme les Arabes attendaient Mahomet, et comme le monde romain attendait un Messie

quand le Christ parut. — Et voilà qu'une jeune paysanne de Lorraine a des visions; elle entend des voix qui lui disent qu'elle est celle qu'on attend. — La lutte dut être forte : une âme vulgaire n'eut pu la soutenir. Mais la jeune paysanne est Jeanne Darc! — Elle part : le siège d'Orléans est levé; les anglais battus honteusement en rase campagne; le roi sacré à Rheims; les hautes destinées de la France pourront s'accomplir! — Et voilà encore l'œuvre d'une folle!

Ainsi donc, Socrate, fou! le Christ, fou! Saint Paul, fou! Mahomet, fou! Jeanne Darc, folle!!!

Et la plume ne tremble pas dans la main de ces hommes quand ils écrivent de semblables énormités? Et il ne leur vient pas un seul instant la pensée qu'après tout ils pourraient se tromper; que ces êtres prodigieux qui apparaissent de loin en loin dans l'histoire ne nous semblent peut-être des fous que parce que leur sagesse est tellement élevée qu'elle éblouit et confond notre faible raison? — Ah! que la science est une épreuve dangereuse pour certains cerveaux, et qu'il vaudrait mieux mille fois pour eux l'ignorance!

Il nous reste encore à rechercher quelle est la nature de l'intelligence qui se communique. *Est-ce le Démon seul, comme quelques-uns le prétendent, ou bien avons-nous affaire à la fois aux bons et aux mauvais Esprits, et communiquons-nous avec les âmes des morts?*

Pour le lecteur attentif, il n'y a plus d'autre difficulté

à résoudre. — Est-il possible, en effet, après ce que nous avons vu, d'assigner pour cause au phénomène un simple fluide ou le reflet de la pensée du médium ou des assistants? — Est-il plus possible de soutenir, comme le soutient, sur je ne sais quel fondement, M. le comte de Gasparin, que le phénomène ne présente rien de réel, hors les effets purement physiques, depuis l'époque apostolique jusqu'à nos jours?

Pour croire que le Démon, si Démon il y a, se communique seul, il faudrait supposer Dieu impuissant, ou animé de mauvais vouloir envers nous; et les deux suppositions sont également absurdes. De plus, comme beaucoup des communications obtenues, empreintes des sentiments les plus moraux et les plus religieux, et ne respirant que l'amour de Dieu et du prochain, doivent inévitablement amener la défaite des mauvaises passions et le développement du côté divin de notre nature, ce serait bien le cas de répéter avec le Christ: — *Tout royaume divisé périra*; — Car ce serait Satan qui se combattrait lui-même. — « Vit-on jamais, dit A. Kardec, un marchand vanter à ses clients la marchandise de son voisin aux dépens de la sienne, et les engager à aller chez lui? En vérité on a raison de rire du Diable, car on en fait un être bien niais et bien stupide. »

D'ailleurs ceux qui soutiennent une telle opinion, les plus connus du moins, le marquis de Roys, M. de Mirville, M. des Mousseaux sont tous de fervents catholiques. Eh bien! ils sont en contradiction avec eux-mêmes, puisqu'ils répudient ainsi la croyance constante de l'Eglise.

S'ils avaient raison, il en résulterait, comme consé-

quence forcée, que le Démon seul remplirait l'Ancien et le Nouveau Testament; que les prêtres de Jérusalem ne se trompaient point en accusant le Christ d'agir au nom de Belzébuth; que tous les miracles des saints seraient son œuvre, et que lui, et non la Sainte Vierge, serait apparu à Bernadette Soubirous, dans la grotte de Lourdes. Nous n'aurions plus d'ange gardien, et les bibliothèques religieuses qui mettent en circulation des livres où il est question de nombreuses apparitions de personnes mortes devraient être censurées. — Saint Augustin n'était pas de leur avis: « Pourquoi, » dit-il, dans son traité *De curâ pro mortuis*, « ne pas attribuer ces opérations aux Esprits des défunts et ne pas croire que la divine Providence fait un bon usage de tout pour instruire les hommes, les consoler ou les épouvanter. » — Ni le cardinal Bona qui, dans son traité *Du discernement des Esprits*, dit: — « Qu'on a sujet de s'étonner qu'il se soit pu trouver *des hommes de bon sens* qui aient osé nier tout-à-fait les apparitions et les communications des âmes avec les vivants, ou les attribuer à une imagination trompée ou bien à l'art des démons. »

— « Non, » dit Henri Berthaud, dans l'article déjà cité, « la mort ne sépare point pour toujours, même en ce monde, les élus que Dieu a reçus dans son sein et les exilés restés sur cette vallée de larmes, *in hac lacrymarum valle*, pour employer les mélancoliques paroles du *Salve regina*. Il y a des heures mystérieuses et bénies où les morts bien-aimés se penchent vers ceux qui les pleurent et murmurent à leurs oreilles des paroles de consolation et d'espérance. M. Guizot, cet esprit sévère

et méthodique, a raison de le professer : « Hors de là, les croyances religieuses sont superficielles et bien près d'être vaines. »

Oui, — et ce sera la légitime conclusion de cet écrit, — nous communiquons avec les morts ; ils sont autour de nous ; et comme ils conservent les sentiments qui les animaient de leur vivant, pénétrons-nous bien de cette vérité : quand nous voulons commettre le mal, quelque soin que nous prenions de nous cacher, nous ne parvenons jamais à nous soustraire aux regards de la haine qui se réjouit et de l'amour qui s'attriste !



CARCASSONNE, IMPR. P. LABAU.
